





C vgl. W. 1875
Wappen Joseph
Bayern
1 Münzkabinett

Armes de
Joseph de
BAVIÈRE

NOUVEAU MERCURE GALANT.



A PARIS,

M. DCCXIV

Avec Privilege du Roy.

MERCURE GALANT.

Par le Sieur L. F.

Mois
de Novembre
1714.

Le prix est 30. sols relié en veau, &
25. sols, broché.

A PARIS,
Chez DANIEL JOLLET, au Livre Royal, au bout du Pont S. Michel du côté du Palais.

PIERRE RIBOU, à l'Image S. Louis, sur le Quay des Augustins.

Au Palais, PIERRE HUET, sur le second Perron de la Sainte Chapelle, au Soleil Levant.

Avec Aprobation, & Privilege du Roi.



MERCURE NOUVEAU.



Olages Filles du
Permesse,
Sur ce mót fameux
dans la Grece
Faudra-t-il toûjours vous
chercher ?
Et vous tenebreuses Sybil-
les,
N'aurez vous jamais pour
aziles

Qu'une caverne ou qu'un rocher ?

Vos noires demeures ne me tentent point. Recevez, ſi vous voulez, dans vos triſtes retraites, dans vos antres affreux, des mortels plus curieux que moy. Je vous abandonne, troupe ingrate, puiſque vous me refuſez de m'inſpirer ; je vais ſacrifier deſormais à des Divinitez plus puiſſantes que vous, je vais ſuivre Baccus & l'Amour. Sous leur auſpices,

* *Nil parvum, aut humili*
modo;
Nil mortale loquar: dulce periculum est,
O Lenæe, sequi Deum,
Cingentem viridi tempora pampino.

Auteurs de mes écrits, maîtres de mon silence,
Echauffez mon esprit & d'amour & de vin,
Grands Dieux, dót l'univers reconnoît la puissance,
Et venez me dicter un langage divin.

* *Horat. Od.* 19.

Je me moque enfin de Pegaſe & de l'Hypocrene; je ne veux plus implorer l'aſſiſtance d'Apollon ni des Muſes. Il eſt d'autres Divinitez plus ſçavantes & plus aimables qu'eux; & tant que je vivrai, mon Iris & le Champagne m'affranchiront de leur joug, & m'aideront à mépriſer les menaces de la critique.

Mais avant l'accompliſſement de nôtre rupture, Muſes, écoutez les raiſons de mon mécontentement. Je ne vous reproche point

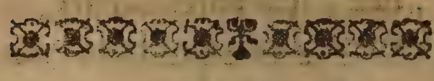
la malice que vous avez euë de me laiſſer faire ſouvent de fort mauvais vers ; j'ai cela de commun avec tant d'autres, qui ont la folie de s'imaginer qu'ils ſont vos plus chers nourriſſons, que je ne me ſuis jamais crû en droit de vous demander compte de cette rigueur. Mais dites-moy, s'il vous plaît, quelle reconnoiſſance avez vous euë pour les mortels qui vous ont ſuivi ? Quels bons effets ont produit pour eux ces titres ſuperbes, cet encens, & ces

vœux que vous ont prodiguez leurs mains idolâtres? Vous les avez d'abord flatez de l'eſpoir d'une belle immortalité ; vous les avez enyvrez du poiſon de vos ſaillies ; vous les avez enfin enchaînez comme des eſclaves condamnez à chanter éternellement la gloire de leur yvreſſe, & l'extravagance de vos caprices. Quel fruit enfin ont-ils tirez de vos bontez? Excepté un trés-petit nombre, ils ont ſeché dans des Laboratoires infectez de toutes vos

méchantes humeurs; ils ont fui & mépriſé les humains qui n'avoient pas comme eux) l'honneur de porter vos fers. Ils ſe ſont acquis les noms de fous, de paraſites, & de gens inſupportables : en un mot, ils ont abandonné leur patrie, ou langui, accablez de miſeres dans le ſein de leur familles. Et j'irois encore aux pieds de vos autels vous preſenter des offrandes ſi dangereuſes ? Non, non, c'eſt à l'Amour, c'eſt à Baccus que je veux deſormais

avoir recours. Vous ſacrifiera cependant qui voudra, je ne m'y oppoſerai pas : mais je me contenterai de n'avoir dorénavant plus rien à démêler avec vous. Je ferai à vôtre égard le métier d'un hiſtorien fidele, & je me chargerai uniquement du ſoin de rendre compte de ce que l'on écrira pour ou contre vous, & de ce que vous écrirez vous mêmes, ſans prendre aucune part à vos affaires. Par exemple, je vais donner indifferemment au

monde les vers que Mademoiſelle Deshoulieres vous adreſſe ſur la Paix, quoique je ſente à merveille le merite du genie qui les a enfantez : mais je ſuis homme de parole, & l'on ſe moqueroit de moy, ſi, à ſon occaſion, aprés les injures que je viens de vous dire, je me raccommodois ſi aiſément avec vous.



AUX MUSES,

SUR LA PAIX.

Par Mademoiſelle Deshoulieres.

DEs ſacrez bords que le
Permeſſe arroſe,
Muſes, tranſportez-moy
dans ces lieux enchan-
tez,
Où LOUIS, au milieu de
cent Divinitez,
A l'ombre des lauriers re-
poſe.
Secondez mes deſirs, ve-

nez, ſçavantes Sœurs,
Venez d'un air riant & tendre
Enrichir mon eſprit d'une moiſſon de fleurs;
Venez, hâtez vous de répandre
Sur mes foibles chanſons vos divines faveurs.
Sans vous oſerois-je pretendre
A l'honneur de chanter la paix,
Que LOUIS dans le cours de ſes vaſtes projets
A l'univers a voulu rendre,
Et que ſes glorieux travaux

Du celeste sejour ont forcé
de descendre,
Malgré les vains efforts de
ses fameux rivaux?
Jaloux du Heros dont l'his-
toire
A déja consacré la rapide
valeur,
Ils avoient conspiré d'a-
baisser sa grandeur;
Ils avoient seduit la victoi-
re,
Qui tant & tant de fois cou-
ronna ce vainqueur.
Pour remplir des destins
l'arrêt irrevocable,
Elle revient à lui, vole, &

lance ses traits
Sur cette ligue formidable,
Qui de l'Europe entiere a-
voit banni la paix.
Accoûtumée à marcher de-
vant elle
Sous les ordres de ce Heros,
Elle reprend sa place, & la
fiere Immortelle,
Jalouse de ses droits, an-
nonce le repos,
Que LOUIS triomphant
rappelle.
De nos malheurs les sour-
ces vont tarir,
De mille biens la paix sera
suivie,

Les plaiſirs, les beaux arts
vont revivre & fleurir,
De nouveaux dons la terre
eſt prête à ſe couvrir :
Mais pour nous ſatisfaire au
gré de nôtre envie,
Sous les yeux de mon Roy
puiſſe croître & meûrir
L'auguſte rejetton d'une ſi
belle tige.
Dans l'ardeur que pour lui
nôtre tendreſſe exige,
Puiſſent les Immortels ac-
corder à nos vœux
De longs jours à LOUIS, &
de longs jours heureux.

Ap-

Applaudiſſez-vous maintenant, Muſes, applaudiſſez-vous des homages nouveaux que cette Sapho vient de vous rendre. Pour moy, ſi je prends part, comme je le dois, au bonheur de la paix, qui eſt dans ces vers l'objet de vôtre allegreſſe, je n'en prends point à vôtre gloire; elle eſt vaine, & ce n'eſt pas à vous qu'eſt dû l'honneur de les avoir faits. Enfin mon vœu ſubſiſte toûjours, & je retourne inceſſamment au penchant qui m'entraîne. Mais voici à

present bien d'autres affaires ; comment concilierai-je des interêts si difficiles à accorder ? & par quel art trouverai-je enfin le secret de ne pas faire des jaloux ? Je me souviens heureusement, au milieu de mon embarras, d'une vieille chanson, qui va me servir à propos pour me tirer du mauvais pas où je suis.

Le vin sans l'amour ne sçauroit plaire,
L'amour sans le vin n'est que langueur :

Mais quand ils ſont unis, l'a-
me la plus ſevere
Ne peut ſe refuſer leur char-
mante douceur.

Cela étant, procedons maintenant à unir ces deux Divinitez, & que l'hiſtoire qu'on va lire ſoit, ſi nous pouvons, une preuve des charmes de leur union.

HISTOIRE.

QUelque temps aprés la memorable bataille de Fre-

delingue, M. le Maréchal de Villars mit ſes troupes en differens quartiers, aprés avoir joint à la tête de ſon armée victorieuſe le Heros qu'il alloit chercher dans le ſein de l'Empire. N. ..
vieux regiment, composé de trois bataillons favoris du Dieu des combats, fut envoyé à Auſbourg, à Ulm, & à Donavvert. Le bataillon qui fut mis en garniſon à Auſbourg eſt celui où ſervoit alors, & où ſert peutêtre encore à preſent l'admirable, ou plûtôt l'étourdi Che-

valier dont je vais décrire une partie des vaillans exploits.

La jeune & brillante Madame Spith, qu'on appelloit par excellence la belle d'Ausbourg, d'une famille illustre, riche de son patrimoine, veuve à vingt trois ans, & prête à se remarier, faisoit alors autant de conquêtes, qu'il y avoit de mortels qui s'offroient à ses yeux : au Temple, aux promenades, aux assemblées, chez elle, tout retentissoit du bruit de ses charmes.

Mais ſa beauté étoit une vraie pomme de diſcorde, qui rendoit les meilleurs amis rivaux, de rivaux mortels ennemis : de là alloient & venoient cartels comme billets doux, on ſe portoit ſur le pré, & tous les jours on aprenoit que quelqu'un ſe bleſſoit, ſe tuoit, ou ſe faiſoit tuer pour elle.

La Comteſſe de Manſfeld, precieuſe, veuve auſſi, & belle partout ailleurs qu'à côté de Madame Spith, de qui elle ſe diſoit la meilleure amie, enrageoit de ce

que de tant de victimes qui s'égorgeoient pour cette veuve, personne n'étoit dans le goût de s'égorger pour ses appas. Mais qu'a-t-elle donc de si rare, disoit elle à gens qui me l'ont redit ? N'a-t-on pas des yeux, une bouche, de la blancheur, de l'éclat, des traits reguliers, de la gorge, de la taille, & des graces ? En verité il y a de quoy en mourir.

Le Cheualier de ** étoit alors de bonne foy amoureux de cette belle Com-

tesse, & l'auroit été assurément au moins six mois, si par malheur il n'avoit pas vû Madame Spith dans un jardin, une heure aprés avoir fait en homme éperdu sa premiere declaration à l'infortunée Comtesse, qui avoit eu d'abord la complaisance de croire que ce nouveau venu, homme trés-aimable, & redoutable *de taille & d'estoc*, alloit la vanger de tous les larcins que lui avoient faits les impitoyables yeux de la Spith: mais le traître n'étoit pas

né

né pour leur donner un démenti qu'ils n'avoient jamais reçû. Souffrez, dit-il à cette veuve adorable, & plein encore des transports qu'il venoit d'étaler aux pieds de la Comtesse, souffrez, Madame, que je continuë avec vous la conversation que je viens d'avoir avec une des plus aimables Dames de cette ville. L'avantage que vous avez sur elle, me suffira pour vous la rendre plus vive & plus sincere. De quelle Dame me parlez-vous, Monsieur? &

quel diſcours me tenez-vous, lui répondit fierement Madame Spith? Ne vous épouvantez point, Madame, reprit-il, de ce que vous venez d'entendre. Il n'y a pas encore une heure que j'ai quitté la Comteſſe de Manfeld, je viens de lui avoüer que je l'aime : mais il y a ſi peu d'intervale entre cette declaration & celle que je dois vous faire, que je croy ne l'avoir entretenuë que de l'amour dont je brûle pour vous. Je ſuis ſorti de chez elle rempli de ma

passion, je suis venu dans ce jardin, où le hazard vous offre seule à mes yeux, je ne sçai encore qui vous êtes, ni qui vous n'êtes pas: mais je sens qu'il ne m'est pas possible de ne vous pas dire ce qu'on ne peut pas, aprés vous avoir vûë, dire à une autre qu'à vous, & de ne me pas dédire, en vous voyant, de tout ce que j'ai dit à d'autres. *Bon*, dit Madame Spith en elle même, *voila encore une conquête que je peux dérober à la Comtesse. Courage, mes yeux, étalez*

tous vos charmes ; ce Cavalier ſent ſon bien, aſſurez-vous de ſa défaite. Aprés ces courtes & juſtes reflexions, qui ne reſſemblent pas mal à celles que font toutes les Dames en pareil cas : Je m'étonne, Monſieur, lui dit-elle, de vôtre procedé ; il eſt injuſte, & vous pouviez vous diſpenſer de me rendre confidente de l'outrage que vous faites à Madame la Comteſſe. Elle eſt mon amie, & je reçois comme une inſulte un aveu qui l'offenſe. De quelque façon, reprit le

Chevalier, que vous rece-
viez cet aveu, vôtre amitié
pour la Comtesse, & vôtre
froideur pour moy n'en di-
minuent ni l'ardeur, ni la
verité; & à la premiere oc-
casion je soûtiendrai devant
vous, en presence de la
Comtesse elle-même, tout
ce que vous venez de voir
& d'entendre. A juger de
vôtre caractere par ce dis-
cours, répondit la belle
Spith, je ne vous croirois
pas auprés d'une Dame d'un
merite à vous faire regret-
ter long temps, & ces brus-

queries & ces emportemens conviennent fort mal avec un ſexe qui ne doit au vôtre que les bontez dont vous vous rendez dignes à force de ſoûmiſſions & de ſoins. Pour moy, Monſieur, ne vous imaginez pas que l'offre que vous venez de me faire ſoit un hommage dont je daigne me ſouvenir jamais. C'eſt un honneur auquel je ne m'attendois pas. Mais j'apperçois fort à propos Madame la Comteſſe & ſa compagnie, avec qui je vais vous laiſſer la liberté

de vous expliquer comme il vous plaira. Au nom de Dieu, Madame, reprit le Chevalier, ne nous abandonnez pas, & ſoyez au moins témoin des termes de nôtre explication. Sur ces entrefaites la tremblante Comteſſe les joignit, fort alarmée de trouver ſon Chevalier avec une rivale auſſi redoutable que la Spith. Oſeroit-on, lui dit-elle, Madame, ſans craindre de troubler la douceur de ce tête à tête, ſe mêler dans vôtre converſation?

Oui, Madame, reprit la belle veuve, il n'y a nul danger pour vous à vous en mêler; & Monsieur, que je n'ai point l'honneur de connoître, me parloit de vous dans de si bons termes, que je n'ai eu l'indulgence d'entendre tout ce qu'il m'a dit qu'à vôtre consideration. S'il juge à propos de vous repeter les discours qu'il m'a tenus, c'est son affaire, & la mienne est de vous laisser ensemble.

Alors le Chevalier la retenant par le bras, lui dit

ſans ceremonie : Vous ſerez, Madame, la maîtreſſe de nous quitter lorſque je vous aurai tenu parole. La Spith qui apprehendoit ſagement les ſuites que pouvoit avoir un éclat de cette conſequence, lui répondit ſur le champ : Je vous en diſpenſe, Monſieur, & vous m'obligerez infiniment de n'en rien faire. Elle accompagna cette priere d'un regard tendre & ſouverain ; elle fit une belle reverence & s'en alla. De quoy l'entreteniez-vous dõc, Monſieur,

lui dit la Comtesse, & d'où vient le desordre où je vous vois? Le temps, lui répondit-il, & mes soins vous apprendront, Madame, ce que vous en devez juger. En attendant, permettez moy de vous demander ce que vous faites d'une si belle femme dans cette ville. Ils alloient sans doute commencer à se chicaner en détail sur ce sujet, lors qu'on entendit un bruit épouvantable dans la maison, par où l'on entroit au jardin où ils étoient. Deux hommes

auſſitôt parurent l'épée à la main, courant comme des forcenez dans les allées du jardin, & demandant Madame Spith à tout le monde. Le Chevalier, que ce nom repeté tant de fois fit trembler, de peur qu'il ne lui fût arrivé quelque triſte avanture, quitta bruſquement la Comteſſe, & courut à la porte de ſa maiſon, dont le paſſage lui fut diſputé par deux autres hommes maſquez, & armez *juſqu'aux dents* : mais ſon amour & ſon courage ſur-

monterent cet obſtacle. Il ſe fit jour à travers ſes ennemis avec une valeur digne de tenir un rang éclatant dans l'hiſtoire. Il traverſa comme un torrent cour, veſtibule, ſalle, antichambre & chambre ; & enfin il entra l'épée à la main dans un grand cabinet, où il trouva un buffet plein de vin, une table couverte de viandes, tout l'appareil d'un grand repas, & la belle Spith aſſiſe nonchalamment dans un fauteüil, & dans l'attitude d'une

perſonne bien affligée. Sommes-nous ici en pays ennemi, Madame, lui dit-il ? & d'où vient donc, s'il vous plaît, cette alarme ? Mais de quelle nature eſt cette guerre ? Tout ce que je voy dans cette chambre m'annonce la paix ; ſi l'on n'exerce jamais contre nous d'autres actes d'hoſtilité, il n'y aura que de la gloire & du profit à battre en breche une place ſi bien garnie. Mettons nous à table à bon compte. Attendez-vous quelqu'un ? Mais pour-

quoy ne me répondez-vous rien ? Tout ceci eſt-il un enchantement ? eſt-ce un piege qu'on nous dreſſe ? Ma foy n'importe, je vais donner dans l'embuſcade. Auſſitôt s'armant ſagement d'un *vitrecom** plein de vin, il but une raſade à la ſanté de ſon incomparable veuve, que ſes tendres prieres determinerent enfin à ſe mettre à table à côté de lui. *Ne prenez pas s'il vous plaît ceci, Meſſieurs, pour le méchant ſoupé du Vert-Galant.*

* *Grand verre d'Allemagne.*

Les bonnes gens alloient commencer à se mettre en belle humeur, lorsque la compagnie à qui ce repas étoit destiné, entra par une autre porte que celle par où ils étoient entrez. L'hôte de la maison, qu'on avoit averti depuis plus d'un quart-d'heure que l'on avoit servi, avoit mieux aimé laisser refroidir les viandes, que se resoudre à se mettre à table sans une honorable convive qu'il attendoit. Cette convive étoit justement la Comtesse

de Manfeld, qui n'eut pas plûtôt apperçû la Spith & ſon Chevalier, qu'elle fit un cri à fendre le cœur de toute l'aſſemblée, & s'évanoüit. Chacun auſſitôt s'empreſſa à la ſecourir. Elle revint enfin, & aprés quelques injures mal articulées, & entrecoupées de ſanglots, elle ſe mit à table.

Madame Spith pendant la rumeur de cet évanoüiſſement avoit eſſayé de s'éclypſer: mais le Chevalier, qui s'embaraſſoit de la Comteſſe auſſi peu que du reſte

reste de la compagnie, l'avoit si constamment assiegée, qu'il ne lui avoit pas été possible de s'échaper. D'ailleurs, quand elle auroit pû s'enfuir, le maître de la maison, qui avoit pour elle beaucoup de consideration, & qui la regardoit comme la plus aimable femme d'Ausbourg, n'auroit pas manqué de courir aprés elle; le Chevalier en eût fait autant, tous les Messieurs du festin les auroient suivis, & les autres Dames seroient restées sans un mi-

ſerable chapeau : ce qui auroit été fort malhonnête. Ainſi tout le monde conviendra que le Chevalier avoit fort bien fait de la retenir.

Voyons maintenant, dit le Bourguemeſtre, dés que tous les eſprits de l'aſſemblée furent un peu remis, ſi nous ſouperons, & faiſons en ſorte que les plaiſirs & la paix ſoient de la partie. Parbleu, dit le Chevalier, nôtre hôte a raiſon, & nous ſommes de grands ſots de nous alambiquer la cervelle

pour des vetilles. Vous ne ſçauriez vous imaginer, Monſieur, lui répondit le Bourguemeſtre, combien je ſuis charmé & de vôtre belle humeur, & de vous voir des nôtres : mais je voudrois bien ſçavoir par quel hazard j'ai l'avantage de vous avoir ici. Madame, lui dit-il en montrant la Spith, peut vous le conter mieux que moy, & je vous jure ſur mon honneur que je n'en ſçai preſque rien. Tout ce que je peux vous apprendre, c'eſt que me

promenant avec Madame la Comteſſe dans le jardin qu'on voit de ces fenêtres, un deſordre extraordinaire, des épées nuës, des maſques, & le nom de Madame Spith, que j'ai entendu pluſieurs fois dans cette alarme, m'ont fait apprehender qu'elle ne fût expoſée à quelque grand peril. J'ai couru ſur ſes pas, j'ai forcé tout ce qui s'eſt opposé à mon paſſage ; j'ai traverſé par une route que je ne connois point une enfilade de chambres, d'où

je ſuis enfin arrivé dans celle-ci, où j'ai trouvé cette belle veuve, le buffet dreſſé, & la table ſervie. Cette apparition m'a réjoüi, j'y ſuis reſté, j'y reſte, & j'y reſterai autant qu'il vous plaira.

Chacun applaudit à ce touchant recit, hors la Comteſſe, qui n'avoit pas envie de rire, & qui, pendant que les verres brilloient, & que les ſantez ſe portoient à droite, à gauche & de front, ſe tenoit à elle-même le douloureux langage que voici.

Que fais-tu, malheureuſe, &
quel eſt ton deſſein?

Mais non, elle le prit ſur un ton plus bas, & ſe parla en ces termes. Je jouë en verité ici un fort joli rôle, & il convient bien à une femme de ma condition de ſe compromettre de la ſorte avec des je ne ſçai qui. Aſſurément j'ai bonne grace à voir l'air de complaiſance & de langueur de cette pimbêche. Elle s'applaudit, la petite ſotte, des impertinences & des grimaces du Chevalier; & Monſieur le

Bourguemeſtre eſt, ne lui en déplaiſe, un impoli, un franc butor, de les avoir retenus à ſouper en ma preſence. Si je me croyois, je lui dirois ce qu'il merite, je chanterois mille injures à la compagnie, au Chevalier, à la Spith; je lui jetterois le verre au nez, je renverſerois table, buffet & chaiſes, & je m'en irois, pour apprendre à ces belles gens à traiter comme il convient une femme comme moy.

Ce fut juſtement à cet

endroit de ſes reflexions que le Chevalier lui dit ces propres mots : *J'ai l'honneur de boire à vôtre ſanté, divine Comteſſe.* Allez, Monſieur, lui répondit elle avec beaucoup de politeſſe, vous êtes un impertinent, je n'ai que faire ni de vous, ni de vôtre ſanté. *Je réponds de la verité de cette repartie ; car une belle Dame me fit un jour l'honneur de me dire la même choſe.*

Le Chevalier ne laiſſa pas d'aller ſon train, & de rire de l'obligeante replique. *Je ne*

ne ſçai ſi vous qui me liſez, vous n'en riez pas auſſi. Mais pendant que nos gens ſont à table, permettez-moy, s'il vous plaît, quatre ou cinq lignes de digreſſion. Je croy voir déja, Meſſieurs, quelque douzaine de precieux lecteurs faire ſemblant de s'ennuyer des reflexions judicieuſes que font les perſonnages de cette hiſtoire. Je leur réponds à cela, que ces articles, qu'ils traitent d'inutilitez, ſont des preuves de mon exactitude ; & ſi Monſieur de Varillas, de prolixe memoire, n'avoit pas prêté à ſes Heros

des rafinemens politiques, des ſentimens étudiez, & des raiſonnemens trés-recherchez ; auroit-il jamais fait de ſi brillans ouvrages ? Voyez encore le Journal de Verdun ; il eſt plein de maximes de juriſprudence, & de reflexions inutiles. Voila mes modeles.

Cependant les œillades, les bons mots, & la mauvaiſe humeur ſont du ſoupé du Bourguemeſtre.

Un Gentilhomme Franconien touché du déplaiſir de l'aimable Comteſſe, dont il entendoit le cœur ſoû-

pirer à côté du ſien, à meſure qu'il ſe dépêchoit de s'enyvrer à ſa gloire, lui dit enfin d'un air terrible : Qu'avez-vous, Madame ? qui vous chagrine ? qui vous importune ici ? *Par mon foy, moy l'y mettre dhors touta-l'hire.* La belle Dame ſe rengorgeant auſſitôt ſur la parole de ſon défenſeur, lui montra obligeamment Monſieur le Chevalier, à qui l'Alleman fit un ſigne, qu'il ne jugea pas à propos d'entendre. Il recommença pluſieurs fois cette ceremo-

nie, & l'autre y répondit toûjours de même; jusqu'à ce que la Comtesse, se méfiant apparemment de la vertu de son heros, dit enfin qu'elle ne vouloit point qu'une si agreable fête fût troublée mal à propos à son occasion. Elle imposa silence à l'Alleman, & tendit la main au Chevalier, qui la reçut en homme qui connoissoit tout le prix de cette faveur. La Comtesse ajoûta à cette marque de bonté, qu'elle n'étoit point du nombre de ces belles

dont tant de rivaux ſe diſputoient la conquête aux dépens de leur ſang, & que les combats, les enlevemens & les violences n'étoient point des épiſodes de ſa vie. Il faut avoüer, Madame, lui dit la modeſte Spith, que celles qui ne ſont pas maîtreſſes comme vous de prévenir ces inconveniens, ſont bien malheureuſes; & ſi j'avois eu l'avantage d'être Madame la Comteſſe de Manfeld, je ne devrois pas à la frayeur que j'ai euë d'être enlevée, l'honneur

que j'ai d'être en ſi bonne compagnie. Ah Madame ! lui dit le Bourguemeſtre, de grace contez-nous cette hiſtoire. Que puis-je vous conter, Monſieur, répondit-elle, ſi ce n'eſt qu'en ſortant du jardin, deux hommes maſquez m'ont emportée dans une chambre, dont ils ont fermé la porte ſur eux ; qu'une fille que je ne connois pas en a ouvert une autre ; qu'elle m'a dit : Madame, ſi vous voulez vous ſauver du peril qui vous menace, hâtez-

vous de ſortir d'ici, montez çet eſcalier, & retirez vous dans la chambre la plus reculée de cette autre maiſon ; vous y trouverez un azile qu'on ne violera pas, & des gens prompts à vous vanger de l'inſulte que vous font ceux qui vous ont amenée ici. J'ai entendu leur complot, & je me ſuis ſervie de la clef de cette porte pour vous tirer d'affaire. Vous vous ſouviendrez de ce ſervice, ſi vous le jugez à propos. Auſſitôt elle a diſparu. Je me ſuis

ſauvée toute tremblante dans cet appartement, M. le Chevalier y eſt venu un moment aprés moy, la compagnie n'a pas tardé à y entrer aprés lui. Voila mon hiſtoire. Cela eſt admirable, dit le Bourguemeſtre : mais eſt-il poſſible que perſonne ne connoiſſe ici les auteurs de cette avanture ? Quoy qu'il en ſoit, il n'y a juſqu'à preſent point de mal à tout cela ; & en attendant que nous puiſſions en apprendre la verité, ſongeons à nous réjoüir. Depuis quelques

momens il m'eſt venu dans la tête un deſſein, dont je ſerois fort aiſe de voir l'execution avant la fin de ce repas : mais pour en venir à bout, il faut commencer par raccommoder enſemble Madame la Comteſſe & Madame Spith. Un mal-entendu vous a broüillées, Meſdames, continua t-il, que ma propoſition vous reüniſſe. Monſieur le Chevalier eſt un Gentilhomme fait pour l'amour ; vous me paroiſſez vous diſputer ſa conquête ; ou peu s'en faut :

vous êtes toutes deux belles, riches & veuves ; s'il n'est marié, il est en âge de l'être, nous nous en rapporterons à lui. Un de mes grands plaisirs est de faire des mariages, & surtout des mariages extraordinaires. De mon côté je m'ennuye de n'avoir pas de femme. Consultez vous : si vous m'en croyez, il ne tiendra qu'à vous que Monsieur le Chevalier & moy ayons aujourd'hui chacun la nôtre. Comment l'entendez-vous, Monsieur le Bour-

guemeſtre, lui dit la Comteſſe, & à qui pretendez-vous me donner? Ecoutez, Madame, reprit-il, écoutez juſqu'au bout. Si l'humeur de Monſieur le Chevalier ne ſympathiſe pas avec la vôtre, tâchez de vous accommoder de la mienne; ou ſi je ne vous conviens pas, demandez-lui s'il vous convient. Pour moy, je recevrai de bonne grace des mains de l'amour ou de la fortune celle de vous deux que le ſort me laiſſera. Vous nous faites ici une propoſi-

tion assez bizarre, dit Madame Spith ; & pour la conclusion de ces mariages, j'aimerois autant vous conseiller de vous en rapporter à la pluralité des voix de la compagnie. Pourquoy voulez-vous que nous decidions, Madame & moy, pour ou contre quelqu'un ? Cependant si Madame la Comtesse juge à propos de s'expliquer positivement là-dessus, je ne sçai pas si, pour n'avoir plus le chagrin de voir tous les jours de nouvelles avantures nous

broüiller ensemble, je ne souscrirai pas à la proposition en faveur de la nouveauté. Cela est fort bien imaginé, reprit le Chevalier, & voila ce qu'on appelle traiter galamment de grandes passions. Hé bien, Monsieur, lui dit la Comtesse, voulez-vous vous soûmettre à nôtre decision? Je ne sçai, répondit-il: mais puisque chacun a opiné ici comme il lui a plû, je croy qu'il est bien juste que j'opine à mon tour. Vous pouvez, dit le Bour-

gueme∫tre, donner vôtre avis en toute liberté. Ain∫i ∫oit, reprit le Chevalier; comme je ∫uis plus heureux aux cartes que je ne ∫uis habile aux Dames, j'opine qu'il ∫eroit à propos, pour ne point cau∫er de jalou∫ie entre ces deux belles veuves, que le ∫ort fît nos partages. Mon∫ieur nôtre hôte ∫era le Roy de pique, Madame la Comte∫∫e, Pallas, autrement dit la Dame de pique; Madame Spith, Judith, du nom de la Dame de cœur, & moy le Roy de

treſſle. Ces deux Dames tireront lequel de ces Rois elles auront, & nous nous tirerons ſur ces Dames. Courage, Monſieur, lui dit la Comteſſe, ſoûtenez vos extravagances juſqu'à la fin. Madame Spith en rit, *& toute l'aſſemblée ſe prit à rire comme * un tas de mouches.* Cependant les aſ-ſiſtans commençoient à s'impatienter de ne pas voir la concluſion de cette grande affaire, & faiſoient un bruit de diable avec les

* *Rabelais.*

verres & les bouteilles, pour inviter les acteurs & les actrices au dénoûment de cette piece. La Comtesse vit bien ce que la compagnie exigeoit d'elle, & en femme resoluë elle presenta sa blanche main au Bourguemestre, qui se traîna le mieux qu'il put jusqu'à ses genoux, pour lui rendre graces de l'honneur qu'elle lui faisoit. Le Chevalier en même temps reçut celle de Madame Spith, & la noce commença. On ne fit point un mystere de ces mariages,

ges, ils furent le lendemain publics dans la ville d'Aufbourg. Les gens qui avoient refolu d'enlever Madame Spith furent fi difcrets, qu'on ne les a jamais connus.

Les cenfeurs me reprocheront, s'ils veulent, qu'il y a peu de vraifemblance dans cette hiftoire, & qu'il y a trop de raifonnemens de ma part. Je leur répondrai à cela, que je me fuis crû obligé de raifonner comme j'ai fait, au défaut des évenemens, que je n'ai

pas jugé à propos d'ajoûter à la verité des choſes, que j'ai appriſes de Madame Spith, qui eſt à preſent à Paris, & qui m'a conté elle-même toutes ces circonſtances de ſon mariage.

Or, tout bien conſideré maintenant, vous remarquerez donc, s'il vous plaît, Meſſieurs, que ſans le ſecours inſigne de Bacchus, qui ſe rendit le Dieu tutelaire des principaux perſonnages de cette grande & veritable hiſtoire, l'Amour, le ſeul Amour auroit

filé des années entieres des hymens de cette conſequence ; ce qui eût été fort préjudiciable à nôtre genereux Chevalier, qui n'auroit ſans doute eu ni le loiſir, ni le pouvoir d'attendre ſi long-temps. Ce prodigieux délai m'auroit jetté moy-même dans la neceſſité d'allonger ce chapitre du reſte des incidens, que des conjonctures fâcheuſes auroient peut-être multipliez à l'infini. Vous vous ſeriez ennuyez de les lire, moy de les écrire, & cela

auroit trop abregé le reste des interessantes matieres dont le volume de ce mois doit être rempli.

Mais j'ai encore une histoire à vous conter.

Le Parterre va sans doute dire de moy ce qu'il dit aux premieres representations de la Comedie des Fables d'Esope de M. Boursault : *Quoy toûjours des Fables !* Quoy toûjours des Histoires ! Cependant, malgré la cabale, ces Fables furent applaudies, cette histoire le sera aussi, si elle le merite.

Je croy qu'il n'y a perſonne au monde qui ne ſe ſoit imaginé quelquefois en ſa vie ce que pourroit être un homme élevé juſqu'à un certain âge ſans avoir jamais vû d'hommes comme lui, quels ſeroient ſes deſirs, ſon regard, ſon geſte & ſon langage ; ce que pourroit en un mot produire la pure nature. Je ne ſçai ſi ſur cet article la curioſité a jamais été bien ſatisfaite : mais je ſçai du moins que ce que j'en vais dire peut contribuer à détruire bien des

préjugez. J'ai vû des ſçavans diſputer ſur cette matiere, & ſoûtenir par conjecture, aux dépens de cent mauvaiſes raiſons, qu'un homme qui aura paſſé les quinze premieres années de ſa vie dans un deſert, nourri du lait des animaux, & enſuite d'herbes, ou des fruits ſauvages qu'on trouve dans les bois; ou dés le berceau enfermé entre quatre murailles, & recevant par un trou des alimens que l'inſtinct lui fait prendre, ſans voir jamais aucune creature

vivante, parlera naturellement ſa langue maternelle, ou tout du moins Hebreux, parce que c'eſt le premier idiome du monde.

A Trente, ville celebre par ce fameux Concile qui y fut tenu l'an 1545, on me montra, il y a quelques années, un homme de cette eſpece. J'étois dans la compagnie d'un noble Venitien, d'un Docteur de l'Univerſité de Padouë, & d'un Cavalier François. Nous mîmes tout en uſage pour lui faire deſſerrer les

dents ; nous lui presentâmes des viandes cuites & crues ; nous lui donnâmes enfin des legumes & des fruits, qu'il emporta, & qu'il fut manger dans un coin de la chambre où on le tenoit enfermé. En un mot nous ne pûmes arracher de lui que des cris, dont les sons ne ressembloient à rien. Cependant il nous parut sensible à la douleur & aux caresses, comme les animaux : mais nous ne découvrîmes en lui aucun instinct ni de pudeur, ni de raison.

Je ne fais point ici le naturaliste, Messieurs ; je n'invente pas, à l'exemple de Pline, des monstres dans la nature, & je sçai aussi peu faire des prodiges que des panegyriques : mais j'avouë que je croirai de bonne foy, jusqu'à ce qu'on me détrompe, qu'un homme comme celui dont je viens de parler n'est ni plus, ni moins (l'espece à part) qu'un cheval, ou qu'un chien, sauvages. En voici la preuve.

On découvrit il y a quel-

ques mois, aux environs de Senlis, un enfant de neuf ans au moins, à qui depuis qu'il eſt au monde on avoit donné la même éducation qu'à mon Trentin.

Celui-là eſt le fils d'un Tailleur de Senlis, ou des environs. On dit que dés qu'il eut vû le jour, ſa mere balança à le lui ôter : mais la nature, plus forte encore en elle, que le deſir de commettre un ſi grand crime, la determina à lui laiſſer la vie. Cependant la haine qu'elle avoit conçûë pour cet

enfant capitula avec ſon indulgence ; elle le ſevra de ſon lait dés ſa naiſſance, & ne lui donna que du lait de vaches ou de chevres, juſqu'à ce qu'il fût en âge de prendre d'autres nourritures. L'été elle le tenoit dans un grenier, où toutes les pieces & les decoupures des étofes qui paſſoienr par les mains de ſon mari ſervoient de lit à ce malheureux enfant, auprés de qui tous les ſoirs elle avoit la bonté de mettre du pain & de l'eau. L'hyver, pour le garantir

de la rigueur de la ſaiſon, elle le portoit à la cave, & deux fois l'année regulierement elle le faiſoit ainſi changer d'air.

Vers la fin du mois de Septembre dernier, les jours étant encore aſſez beaux pour ne le pas tranſporter ſitôt du grenier à la cave, une voiſine de cette femme, qui, par je ne ſçai quel endroit, s'étoit miſe en tête contr'elle quelque choſe d'extraordinaire, & qui ſavoit même ſouvent entendu ſortir de la maiſon

du Tailleur des cris qui n'étoient pas communs, voulut en ſçavoir davantage. Aprés avoir longtemps cherché des expediens pour venir à bout du deſſein qu'elle avoit formé de viſiter toute la maiſon de ſa voiſine, elle feignit enfin d'avoir laiſſé envoler de ſa cage un oiſeau, qu'elle avoit ſur ſa fenêtre. Elle courut chez la Tailleuſe, ſuivie de deux ou trois perſonnes, qu'elle venoit de prier de l'aider à rattraper ſon oiſeau, qu'elle

ſoûtenoit avoir vû entrer par la lucarne du grenier, où elle aſſuroit qu'il étoit. La Tailleuſe eut beau lui dire que cela ne pouvoit pas être, ou que, ſi cela étoit, elle alloit le chercher elle-même, la voiſine lui répondit toûjours affirmativement qu'elle vouloit y aller avec elle. L'autre n'y voulut conſentir; on en vint aux injures, aux menaces, aux coups même. Tout le quartier s'aſſembla, & enfin il fut arrêté qu'on iroit, en dépit du Tailleur & de ſa

femme, chercher l'oiseau dans le grenier. On y fut en effet : mais au lieu de l'animal qui avoit excité tant de rumeur, on en trouva un autre qui, dés qu'il eût entendu ouvrir la porte de sa taniere, se traîna à quatre pattes jusques dans un tas de chifons, où il s'efforça de se cacher comme un lapin dans son trou. Les assistans étonnez de ce spectacle, tirerent ce monstre de ce miserable azile ; ils l'examinerent, & trouverent un petit garçon, qui

n'avoit rien d'humain que la figure : il marchoit comme un chien, il bûvoit & mangeoit de même, il n'articuloit pas une ſeule parole, n'entendoit aucun ſigne, & ne ſçavoit qu'aboyer. On ſaiſit auſſitôt ſon pere & ſa mere, & on les mena à Senlis, où ils ſont en priſon, en attendant les concluſions de leur procés.

Je raiſonnerois volontiers là-deſſus, ſi je n'aimois pas mieux laiſſer ce ſoin à de plus habiles gens que moy. D'ailleurs, je craindrois

qu'on ne s'avisât de dire que je cherche à me dédommager, par une foule de raiſonnemens de ma façon, de la diſette des nouvelles univerſelles, & que je remplis mon livre de mes reflexions. Quoique je ne m'apperçoive pas qu'elles ayent juſqu'à preſent ennuyé mes lecteurs, prévenons en neanmoins l'inconvenient, & paſſons à d'autres articles.

Vous m'aſſurez, Mademoiſelle, que vous n'avez point de part à la réponſe

que je viens de recevoir au ſujet de la lettre que je vous ai écrite dans le Journal du mois paſſé. Cette réponſe eſt pourtant ſi pleine d'eſprit & ſi galamment tournée, que je m'étonne de la chaleur avec laquelle vous la deſavoüez : mais qui que ce ſoit qui en ſoit l'auteur, je ne ſçaurois m'empêcher de la rendre publique. Je ferai le même uſage de toutes les pieces qu'on m'enverra, quand même elles ſeroient contre moy; lors qu'elles meriteront

d'être lûës comme cette lettre.

Il y a plusieurs années, Monsieur, que je suis dans l'erreur, & j'y serois encore, si la lettre que vous m'avez écrite dans vôtre dernier Mercure, ne m'avoit pas détrompée. J'éprouve maintenant qu'on peut être tendre, & exprimer parfaitement ce qu'on sent, sans le secours de l'art d'écrire ses pensées, sur le modele de quelques beaux esprits, qui souvent sans amour, ont crû leur imagination assez vive & assez hardie pour se persuader

qu'ils ſçavoient charmer les cœurs par le faſte de leurs expreſſions. Oui, Monſieur, je vous ai l'obligation de m'avoir deſſilé les yeux, & je traite à preſent de langage fade & ridicule tout ce qu'on appelle lettres galantes. Elles n'ont point les graces de la nature, mais tout l'éclat de la coquetterie. Elles ébloüiſſent les yeux & l'eſprit, & le cœur n'eſt en les liſant que la dupe des ſens; au lieu qu'une lettre vraiment tendre & naturelle produit un effet tout contraire.

Pour moy, ſi j'écris jamais

à quelqu'un que je l'aime, je vous promets de ſacrifier toûjours le tour de ma phraſe à l'ingenuité de mes ſentimens, & de n'employer deſormais, en parlant de l'amour, que les termes les plus ſimples que la verité puiſſe mettre à la bouche des amans. Soyez content, Monſieur, de l'effet que vôtre lettre a fait ſur mon cœur, & comptez que j'aurai une reconnoiſſance éternelle de l'obligation que je vous ai. Je ſuis, &c.

Je ne ſçai plus comment m'y prendre pour annoncer

la piece ſuivante : c'eſt encore une hiſtoire, Meſſieurs. Pour deux, les tranſitions n'étoient pas introuvables : mais pour une troiſiéme, c'eſt de bonne foy abuſer de vôtre patience, & épuiſer la matiere. Celle-ci a cependant quelque choſe de ſi joli, de ſi nouveau, & de ſi reſſemblant au ſujet du troiſiéme Acte des Fêtes de Thalie, que tout m'a prévenu pour elle, & qu'à tout hazard je me determine à la donner.

Il y a quelque temps que

Monſieur de Ronve, qui exerce avec honneur une Charge qu'il a dans la Robe, devint amoureux de la belle Mademoiſelle Tenot, charmante fille de l'Opera de Rouën. Il en devint, dis-je, amoureux preſque autant que mille honnêtes gens le ſont de ces Demoiſelles, & c'eſt tout dire. Son épouſe, femme bien faite, aimable, jeune & jalouſe, s'apperçut, je ne ſçai comment, des intentions de ſon mari. Elle ne fit point ce que la plûpart des femmes

fait en pareil cas ; elle ne lui *lava point la tête*, elle ne lui dit point d'injures, elle ne lui reprocha point ſon infidelité : mais elle alla trouver un certain Monſieur de Montire, Directeur de l'Opera, & grand ami de ſon époux ; elle lui conta ſes inquietudes, elle le conjura d'entrer dans ſes chagrins, & de l'aider enfin à ſe vanger de la perfidie de Monſieur de Ronve. Monſieur de Montire, touché des larmes & de la douleur d'une ſi aimable femme,

con-

consentit à tout ce qu'elle voulut exiger de lui. Voici mon dessein, Monsieur, lui dit-elle. Je n'ai que trop de preuves de la trahison de mon mari, & de la passion qu'il a pour la Tenot. Je suis à peu prés de la taille de cette fille ; & quoique je sois plus blanche qu'elle, je m'y prendrai de façon, que sa couleur bise ou brune ne gâtera point mon projet. Proposez à Monsieur de Ronve une partie de soupé & de bal, & dites-lui que la Tenot en sera ; il n'en

faudra pas davantage pour le faire toper à la proposition. Dés que vous aurez sa parole, avertissez-moy, & faites apporter ici tout un habillement de theatre de cette fille ; je m'y rendrai aussitôt, je me déguiserai sous ces habits, & j'executerai comme il faut le dessein que je medite. Je le veux, Madame, lui dit Monsieur de Montire, & il ne tiendra qu'à vous de vous satisfaire dés demain. Il y aura bal chez Madame la Presidente de ** je pro-

poſerai ce ſoir à Monſieur de Ronve le bal & le ſoupé avec la Tenot ; il acceptera l'un & l'autre avec joye : je vous mettrai enfin aux priſes avec lui, & vous acheverez la piece comme il vous plaira.

Ces meſures priſes, Madame de Ronve retourne chez elle, charmée de la complaiſance de Monſieur de Montire, qui, environ une heure aprés l'avoir quittée, vient faire ſa propoſition à ſon ami, qui lui rend en homme tranſporté mille

graces d'un ſi bon office.

Le lendemain, vers les ſix heures du ſoir, Monſieur de Ronve dit à ſa femme qu'il eſt obligé, pour certaine affaire importante, d'aller ſouper chez un de ſes cliens. A la bonne heure, lui dit-elle, mon ami, j'irai de mon côté ſouper chez ma ſœur. Mais pendant que ſon mari va preparer dans ſon cabinet le galant équipage de ſa bonne fortune, elle ſort du logis, & vole chez Monſieur de Montire, qui la conduit

dans une garderobe, où elle ſe harnache des nipes de ſa rivale, dont, ſous ce leſte ajuſtement, elle eſſaye dans un miroir d'imiter les graces ou les grimaces. Elle paſſe enſuite dans une autre chambre, où l'on ne laiſſe pour lumiere que la foible lueur de deux tiſons mal allumez. Elle ſe campe dans un fauteüil, & le maſque ſur le nez, elle étudie le compliment qu'elle deſtine au heros qu'elle attend. Il arrive enfin ce bienheureux mortel, & plein de l'eſpoir

de ſon triomphe, il entre dans l'appartement où ſoûpire en l'attendant la beauté qui l'enchante. Le ſage & genereux M. de Montire ne l'a pas plûtôt introduit dans cette chambre noire, qu'il en ferme la porte, & va où bon lui ſemble. Tout flate maintenant l'ardeur de Monſieur de Ronve : l'obſcurité, ou plûtôt les tenebres où il eſt enſeveli, avec l'objet de ſes vœux, ſont à ſes yeux de nouvelles preuves de l'attention de ſon ami. Il ſe place enfin à côté

de ſa Reine, à qui il dit les plus belles douceurs du monde. Bon Dieu, continue-t-il, que vous êtes charmante ! que vous êtes bien faite ! que je ſuis ravi de me voir ſi prés de vos beautez ! Mais ce qu'on m'a dit ſeroit-il poſſible ? & ſeriez-vous capable de vous attacher à un ſot comme *Damis* ? Il eſt indigne de vos affections. *Medor* a été quelques mois ſur vôtre compte : mais vous avez bien fait de vous en défaire, c'eſt un inſolent qui vous auroit

perduë dans le monde. Pour moy, je ſerai le plus heureux des hommes, ſi vous acceptez les ſervices & les ſoins que je veux vous rendre, ſi vous répondez de bonne foy à mon amour, & ſi vous me ſacrifiez enfin l'impertinent Damis, dont la concurrence me choque. Mais de grace, ma chere, ôtez ce maſque, qui vous étouffe.

Dans cet endroit de l'hiſtoire le feu ſe trouva ſi bien éteint, qu'elle ne lui refuſa pas davantage cette faveur

qu'il exigeoit d'elle. Elle ſe démaſqua donc. Nouvelles exclamations : Que d'attraits ! que d'appas, diſoit toûjours cet amant éperdu ! La belle répondoit à merveille à tout cela. Que d'eſprit au ſurplus, ſe récrioit-il encore ! Dans la chaleur de la converſation il promene ſa main ſur le col de ſon amante : mais ſes doigts ſe rencontrent malheureuſement ſur .. ſur une piece de dentelle qui leur paroît trop groſſe. Comment, dit-il, grand Dieu ! une belle

perſonne comme vous peut-elle porter de pareille dentelle ? cela n'eſt-il pas honteux? Voyez entre les mains de qui vous êtes ; recevez, Mademoiſelle, en tirant une bourſe où il avoit mis galamment trente beaux loüis d'or neufs, recevez, ajoûta-t-il, ce petit preſent ; c'eſt le moindre de ceux que mon amour vous deſtine. Je vous donnerai de belles plumes, de beau linge & de beaux habits. La belle reçoit d'un air enfantin ſon petit preſent & ſes

promeſſes. Le galant en revanche veut entreprendre des choſes étonnantes. Ses ſoûpirs & ſa reſiſtance la ſauverent pour un moment, & ..Mais on ouvre bruſquement la porte; M. de Montire entre dans la chambre, precedé d'un laquais qui tenoit deux bougies bien allumées; & d'un air tranquile il annonce à ces amans que l'on a ſervi. M. de Ronve regarde à l'inſtant ſa femme, en homme épouvanté d'une ſi effrayante viſion. Ses yeux ſe fixent à terre,

ſa langue s'attache à ſon palais ; interdit & confus, il reſte à ſa place comme un homme qui a perdu l'uſage de tous ſes ſens. Cependant Madame ſon épouſe ſe leve nonchalamment, lui preſente une indulgente main, & lui dit avec douceur : Venez, mon cher petit mari, venez ſouper. En verité vous êtes le plus tendre & le plus galant de tous les hommes. Ami perfide, femme cruelle, je n'oublirai de ma vie, dit-il à ſon tour, le mortel affront qu'on me

fait aujourd'hui. De quoy, lui dit ſon aimable épouſe, pouvez vous vous plaindre? Je n'ai point de reſſentiment contre vous, ni contre la Tenot. Cett avanture qui vous deconcerte, doit ſeulement vous ſervir de leçon qui contribuë à vous rendre plus ſage. Je ſuis mediocrement payée du tour que vous avez voulu me jouër : mais je n'en veux point d'autre ſatisfaction, & je ſerai trop contente du ſuccés de mon ſtratagême, s'il ſert à vous apprendre

que ces belles entreprises sont des preuves de la sottise & de la foiblesse de l'imagination de celui qui les fait. Mais à Dieu ne plaise que je m'avise ici de vous prêcher; vous êtes trop sage pour ne vous pas dire vous-même tout ce qui vous convient là dessus ; & mon intention est seulement de vous racommoder avec M. de Montire, & de vous engager par toutes sortes d'endroits à rétablir avec moy la parfaite union qui doit être entre nous.

Monsieur de Ronve eut pendant ce sermon le loisir de se remettre en homme d'esprit; il embrassa sa femme, il fit sa paix avec son ami. On alla se mettre à table, où tout se passa à merveille; & maintenant il assure qu'il est gueri pour le reste de sa vie de sa passion pour la Tenot, & du doux penchant qu'il avoit à faire de frequentes infidelitez à sa chere moitié.

Tout Paris, tout Rouën, veux-je dire, est instruit de cette avanture, & je con-

nois un nombre infini d'honnêtes gens qui ſont garans de la verité de cette *prodigieuſe hiſtoire.*

En voila déja trois, Meſſieurs, en eſt-ce trop? n'en eſt-ce pas aſſez? Mais je ſuis encore plaiſant de vous conſulter là-deſſus, comme ſi vous pouviez prévoir mes caprices, ou mes deſſeins, ou plûtôt comme s'il ne tenoit qu'à moy de me regler ſur vos avis. C'eſt une erreur, tous vos conſeils ne peuvent me ſervir de rien, & mon ouvrage (quoy qu'-

infortuné) eſt abſolument un enfant du hazard ou de la fortune. J'attens tranquilement que les jours & les nuits ſe multiplient, pour vous raconter leurs avantures. Le mois de Novembre m'a fait plus de confidences que les autres; tant pis, ou tant mieux pour vous. Voici à bon compte, & par reconoiſſance, l'hiſtoire de ſon origine.

On lui a donné le nom qu'il porte, parce qu'il étoit le neuviéme mois de l'année Romaine: il fut con-

ſacré à Diane par les anciens, qui faiſoient au commencement de ce mois un grand feſtin à l'honneur de Jupiter.

On croit que les Fêtes vacunales ſe celebroient dans ce même mois. Ces Fêtes étoient conſacrées à la Déeſſe Vacuna, par ceux qui ſe repoſoient des peines & des travaux qui les avoient occuppez pendant l'année, & principalement par les laboureurs & par les gens qui travailloient à la vigne, qui, a-

prés avoir fait leurs moisſons & leurs vendanges, prenoient ce temps pour ſacrifier à cette Déeſſe; comme le dit Ovide dans le ſixiéme des Faſtes.

Nam quoque cum fiunt antiquæ ſacra Vacunæ,
Ante vacunales ſtantque ſedentque focos.

Lorſqu'on voit les humains
environner leurs feux,
Pour offrir à Vacune
Leurs vœux & leur fortune,
C'eſt un temps de repos
pour eux.

Horace en parle auſſi

dans ſa dixiéme Epître, lorſqu'il dit :

Hæc tibi dictabam poſt fanum putre Vacunæ.

J'étois derriere le Temple ruiné de la Déeſſe Vacune, lorſque je vous envoyai dire ces choſes.

Cette Déeſſe étoit en grande veneration chez les Sabins. Porphyrion parlant d'elle, dit que quelqus uns l'ont appellée Minerve, d'autres Diane, d'autres Céres : mais Varron, dans ſon premier livre des choſes Divines, la connoît ſous

le nom de la Déesse Victoire, parce que, dit-il, il n'est point d'hommes qui goûtent mieux les charmes du repos, que ceux qui surmontent les passions par la sagesse, &c.

Voyons maintenant à quoy nous menera cette Dissertation mithologique, à vous faire part, Messieurs, de l'histoire nouvelle de ce mois, aprés vous en avoir donné l'ancienne.

Les dernieres lettres de Vienne du 5. de ce mois

portent qu'on a reçû avis de Presbourg, que le couronnement de l'Imperatrice, comme Reine de Hongrie, fut fait le 18. du mois passé avec une grande solemnité. A six heures du matin le Palatin de Hongrie, les Estats, les Seigneurs, & la Noblesse sortirent de la ville pour recevoirs Leurs Majestez Imperiales, qui à sept heures & demie descendirent du château, precedées & suivies par leurs Officiers & leurs Gardes; l'Empereur à che-

val, & l'Imperatrice dans un magnifique char à ſix chevaux, ſuivi de pluſieurs autres caroſſes à 6. chevaux. Ils firent leur entrée par la porte de S. Michel; ils mirent pied à terre devant l'Egliſe de S. Martin, & ils y entrerent, aprés avoir été reçûs à la porte par le Cardinal de Saxe-Zeits, qui leur preſenta l'eau benite; par les Archevêques & Evêques, & par les Prelats du Royaume, en habits de ceremonie. L'Empereur & l'Imperatrice ayant pris les habits

Royaux, s'aſſirent ſur deux trônes qu'on leur avoit preparez. La Meſſe commença, & aprés l'Epître le Cardinal de Saxe-Zeits fit la ceremonie de l'onction, & du couronnement de l'Imperatrice, avec les prieres & les ceremonies accoûtumées. Aprés le ſervice on retourna au château dans le même ordre qu'on étoit venu; & Leurs Majeſtez ſe mirent à table ſous un riche dais, ayant à leur droite le Cardinal de Saxe-Zeits & le Nonce du Pape, & à la gau-

gauche le Palatin & l'Archevêque de Colocza. Durant la ceremonie & le repas on fit en trois temps quatre ſalves generales de l'artillerie. Les Miniſtres étrangers, les principaux Officiers, les Seigneurs & les Dames furent traitez à d'autres tables, tant dans le château que dans la ville. Le même jour l'Empereur crea vingt-ſept Gentilshommes à la clef d'or. Il declara auſſi le Comte Gerard Guillaume de Stratman, fils du feu Chancelier

de la Cour, Capitaine Provincial du grand Bailly de Breslau en Silesie. Le 19. l'Imperatrice Eleonor alla en carosse de relais à Presbourg, avec les Archiduchesses ses filles, pour complimenter Leurs Majestez Imperiales sur le couronnement de l'Imperatrice. Le 20. l'Imperatrice Amelie alla aussi à Presbourg pour le même sujet, avec les Archiduchesses ses filles. L'Empereur ayant declaré aux Estats de Hongrie qu'il ne pourroit pas rester long-

temps à Presbourg, ils travaillent continuellement à preparer les articles qui doivent être reglez dans cette Diete : mais comme cela ne pourra être achevé de quinze jours ou trois semaines, Leurs Majestez Imperiales partirent le 25. aprés midi, & vinrent coucher au château de Petronell, & le 26. au Palais de cette ville, où ils passeront l'hyver. L'Empereur avant son départ de Presbourg regala le Comte Nicolas Palfi, Palatin de Hongrie, d'un co-

lier de la Toiſon d'or, enrichi de diamans ; & l'Imperatrice fit preſent à la Palatine de ſon portrait garni de diamans. On confirme que le Roy de Suede étoit parti de Demir-Tocca : mais qu'il ne ſuivroit pas la route qui lui avoit été propoſée par ordre de l'Empereur, & où les preparatifs neceſſaires avoient été faits pour le recevoir & le défrayer. Le Comte de Vvelt-zech eſt parti pour aller à la rencontre de Sa Majeſté Suedoiſe, qui, à ce qu'on

aſſure, a reſolu de paſſer par Jaſſi en Moldavie, par Hermanſtad & Clauſembourg en Tranſilvanie, par Bude & Albe-Royale en Hongrie, par Gratz en Stirie, & de là continuer ſa route par la Baviere & la Suabe, vers le Duché de Deuxponts, ou vers Caſſel.

On écrit de Madrid du 7. de ce mois, que quatre Deputez de l'Academie Eſpagnole, établie en cette ville pour fixer & perfectionner la Langue Caſtillanne, allerent baiſer la

main au Roy, pour le remercier de l'avoir approuvée, & de lui avoir accordé sa protection. Ils allerent ensuite saluer le Prince, pour lui demander aussi sa protection auprés de Sa Majesté. On ajoûte que le 28. d'Octobre M. le Maréchal de Bervvik y arriva; qu'il a été reçû du Roy avec tous les témoignages d'estime & d'affection que meritent ses importans services.

Les avis de Catalogne portent que les nouveaux

Gouverneurs pour le Civil & le Militaire commencent à exercer leurs fonctions avec une entiere satisfaction des peuples.

Voici une liste exacte des Generaux & Officiers des Barcelonnois, arrêtez & embarquez le 22. Septembre 1714. par ordre de M. le Maréchal de Bervvik, en vertu du plein-pouvoir qu'il avoit reçû de Sa Majesté Catholique, & conduits en differentes prisons d'Espagne.

Le General Basset, qui

commandoit l'artillerie.

Don Sebaſtien Dalmanau, Colonel du regiment de la cavalerie.

Don Simon Sanchez, premier Capitaine de ce regiment.

Don Gaëtan Antillon, Major du même regiment.

Don Joſeph Belvez & Balaguer (dit Joſepet) General de bataille, Colonel du regiment du Roſaire infanterie.

Don Felix de Belvez, ſon fils.

Don François Vilaz, Major

jor du même regiment.

Don Franciſco Sanz, Colonel du regiment de la Deputation, infanterie.

Don Raymond Sanz, ſon fils, Capitaine des grenadiers du même regiment.

Don Nicolas Axendri, Lieutenant-Colonel de ce regiment.

Don Jean Vinas, Colonel du regiment de ſaint Narciſſe, infanterie.

Don Joſeph de Torres, Colonel du regiment de Valence, infanterie.

Don François Maijans,

ſon Lieutenant-Colonel.

Bordes, Capitaine de la compagnie des aſſaſſins.

Il y en avoit trois autres ſur la liſte : mais ils s'étoient évadez dés le matin, & ils ont vuidé le pays.

Le Marquis de Villaroël, leur Generaliſſime, étant bleſſé dangereuſement & allité, on ſe contenta de lui donner ſa maiſon pour priſon, prenant ſa parole qu'il n'en ſortiroit pas ſans un nouvel ordre.

L'Evêque d'Albarrazzin

en Arragon, de la nomination de Philippe V. & qui étoit Religieux de la Mercy, nommé Jean Navarro, ayant été trouvé dans Barcelonne, où il s'étoit jetté depuis la bataille de Sarragosse, a été embarqué sur une galere, & conduit en Italie. D'autres disent qu'on l'a laissé prisonnier aux Isles de sainte Marguerite.

Le Pere Torrento Dominiquain, fameux predicateur d'obstination, fut mis d'abord en prison dans

ſon Convent, avec charge aux trois principaux d'en répondre. Il fut enſuite embarqué avec trois autres Religieux de ſon Ordre, & conduit pour être enfermé dans des priſons d'Eſpagne.

Le Marquis de Pinos auroit eu le même ſort; mais il étoit trés-malade, & depuis il eſt mort.

Liste des Ecclesiastiques, & des Religieux bannis à perpetuité de Barcelonne & de Catalogne ; avec défense d'entrer jamais dans aucuns des Estats de la domination de Sa Majesté Catholique ; par ordre de Monsieur le Maréchal de Bervvik du deux Septembre 1714.

De la Cathedrale de Barcelonne.

Le Docteur Thomas Elorens, soy-disant Chancelier de Catalogne.

Le Docteur Joſeph Rifos, Chanoine, & Grand Vicaire du Dioceſe.

André Fox, Chanoine, & ſon Coadjuteur.

N. Barata, Chanoine & Docteur.

Le Docteur N. Figaro, Beneficier de la Cathedrale, Prieur de l'Hôpital de la Miſericorde.

Le Docteur Maurice Andreu, Beneficier de la Cathedrale.

Vincent Carcazez, *idem.*



De l'Eglise & Paroisse dite de Pine.

Michel Busquets, Vicaire.

Le Docteur François Galvanii, Beneficier.

Raymond Rossell, *idem.*

De l'Eglise & Paroisse de sainte Marie.

Le Docteur Estienne Mascaro, Vicaire perpetuel, (ou Curé) de cette Eglise.

Le Docteur Raymond Padrall.

Le Docteur François Serrat.

Le Docteur Varis.

Le Docteur Antoine Roig.

Le Docteur Magin Sinio.

Le Docteur François Goli.

Joseph Compte.

N. Moleni.

Le Docteur Raymond Torruella, Vicaire.

Joseph Cansera, Prêtre.

Tous Beneficiers de cette Eglise.

Joſeph Roig, Prêtre, & Procureur general de l'Hôpital general dit de ſainte Croix.

Le Docteur Don Antoine Sola.

Le Docteur Joſeph d'Eſpreu, Archidiacre & Chanoine d'Urgal.

Le Docteur Paul Vinas, Chanoine de la même Egliſe.

Le Docteur Thomas Borras, Hoſpitalier de Tortoſa

Le Docteur André Arbell, Chanoine de Vich.

Ces quatre derniers trouvez dans Barcelonne ayant abandonné leurs Eglises.

Religieux ou vivans en Communauté.

Le Docteur Joseph Campanii, Camerier du Monastere de Gerry, Ordre de saint Benoît.

De la Mission.

Le Docteur Joseph Jofrea, Superieur du Seminaire de la Mission.

Le P. Jerôme Dieran.

Minimes.

Le P. Paul Andrau, Provincial.

Jacobins.

Le P. Maître Thomas Sabater, l'un des Inquisiteurs.

Grands Carmes.

Le P. Maître François Battaller.

Le P. Jean Alau.

Carmes Déchaussez.

François Joseph deChrist.

Cordeliers.

Le P. Jacques Boldas.
Le P. N. Coll.

Grands Augustins.

Le P. Maître Diegue Florenza.
Le P. Maître Antoine Recorda.

Le P. Maître Laurent Dalmau.

Trinitaires Déchauſſez.

Le P. André de ſaint Pierre.

Le P. Joſeph de la Mere de Dieu.

De la Mercy.

Le P. Sauveur Folia.

Le P. Jean Vilar.

Le P. Pinille.

Le P. Cuenta.

Le P. Arnault, Arragonnois.

Le P. Raphael N. Valencien.

Le P. N. Castro, Castillan.

Jesuites.

Le P. Gerard Marzille, ci devant Vice-Provincial.

Le P. Dominique Navesque, Receveur du grand College dit de Betlheem.

Le P. Philippe Elanes.

Le P. Jacques Corxet.

Le P. Gregoire Auharri, Arragonnois.

Le Frere Sall, Majorquin.

Ils eurent tous ordre de ſortir de Barcelonne dans vingt-quatre heures, & de tous les Eſtats d'Eſpagne dans huit jours.

Quelques-uns prirent par mer la route d'Italie ; pluſieurs paſſerent par le Rouſſillon. On leur permit d'abord trois jours de ſéjour dans Perpignan, où M. l'Evêque défendit qu'on leur laiſsât dire la Meſſe. Enſuite M. l'Intendant fit publier une défenſe d'en re-

cevoir aucun ſans avertir, & de le garder plus de vingt quatre heures. Il permit pourtant deux fois vingt-quatre heures pour les Religieux.

Quelques uns débarquerent à Collioure : mais on les obligea de ſe rembarquer auſſitôt en des barques Genoiſes qui les portoient, avec leſquelles on leur a fait prendre la route d'Italie.

Don N. Sola & Comes, Comte de Koque Marti, Chanoine de Tolede, (on ne

ne sçait pas si c'est le même que l'on trouve dans la liste sous le nom de Don Antoine Sola) arriva à Villefranche, Capitale du Conflans en Roussillon , avec ses passeports du Marquis de Lede , Gouverneur de Barcelonne , qui lui permettoit d'aller à Villefranche : mais comme ce passeport portoit qu'il étoit banni de la Monarchie d'Espagne , le Gouverneur de la place envoya vîte ce passeport à Monsieur l'Intendant , qui ordonna de

le faire ſortir inceſſamment de toute l'étenduë de ſon Intendance.

On dit que ce n'eſt là qu'une premiere purgation faite de la Catalogne, & qu'on en fera encore une plus forte.

On deſarme tout le pays.

Majorque ne dit encore rien ; Monſieur le Maréchal y a envoyé Monſieur d'Adoncourt, Aide-Major de ſon armée, pour s'aboucher avec le Gouverneur & les principaux de cette Iſle.

On mande de Rome du 23. Octobre que le Pape continuë ſon ſejour à Caſtel-Gandolfe, où il joüit d'une parfaite ſanté. Quoy qu'il eût témoigné qu'il vouloit être en particulier ſans recevoir des viſites, il en a neanmoins reçû pluſieurs des Cardinaux, & des principales perſonnes de qualité qui ſe trouvent dans des maiſons de campagne du voiſinage. L'Abbé Nazari Bergamaſque, Profeſſeur à la Sapience, qui avoit autrefois travaillé

avec ſuccés à un Journal des Sçavans en Italien, eſt mort âgé de quatre-vingt-un an.

Les lettres de Veniſe du 29. Octobre portent que quelques bâtimens qui entrerent dans le port le 21. de ce mois, ont rapporté qu'un vaiſſeau Marchand Venitien, nommé le Triomphe, avoit été pris par un Corſaire de Tunis, revenant de Trapani chargé de ſel: mais que tout l'équipage s'étoit ſauvé, à l'exception du Capitaine, qui n'ayant pas voulu abandonner ſon

vaiſſeau, avoit été pris & fait eſclave. Il y a pluſieurs bâtimens prêts à faire voile au premier bon vent, pour aller au Levant; entr'autres trois pinques, & quelques Marſilianes chargées de biſcuit, de munitions, d'armes, & d'autres choſes neceſſaires pour la flote. On y envoye en même temps quelques Officiers, & des recruës pour les troupes qui ſont dans la Morée. Une partie des munitions & des proviſions doit être débarquée à Corfou pour

les magaſins de la fortereſſe & de quelques autres. Les avis de Dalmatie portent que le Sieur Emo, General de Dalmatie, étoit parti de Spalatro, avec les galeres de ſon commandement, & qu'il s'étoit avancé aux bouches de Cattaro, où il avoit été joint par le Capitaine du Golfe, avec deux autres, & par deux vaiſſeaux de guerre commandez par l'Amiral, pour obſerver les mouvemens des Turcs contre les peuples de Montenegro. Les

Bachas avoient avoient partagé leurs troupes en deux corps de vingt mille hommes chacun, avec dix pieces de canon, pour attaquer les Montenegrins par deux endroits, ou pour les bloquer. Le bruit s'eſt répandu, mais ſans aucune certitude, que ces peuples épouvantez par des troupes ſi nombreuſes, avoient offert de ſe ſoûmettre à certaines conditions : mais cet avis paroît encore douteux.

On écrit de Londres du

14. de ce mois, que le 26. du mois dernier le Roy créa plusieurs Pairs de la Grande Bretagne. Milord Chandon a été fait Comte de Caërnarven ; Milord Rockingam, Comte de Rockingam ; Milord Osſulton, Comte d'Osſulton ; Milord Hallifax, Comte de Hallifax ; Milord Gernſez, Comte d'Aylesford ; Milord Harvey, Comte de Briſtol ; & Milord Pelham, Comte de Clare. Il fit encore Pairs de la Grande Bretagne le Comte de Tho-

Thomond Irlandois, Vicomte de Tadcaſter; le Vicomte de Caſtleton, Baron Sanderſon de Saxby; Milord Sherad, Baron de Harbouroug; Milord Pierrepont, Baron de Pierrepont de Hauſlip. Ces trois derniers ſont auſſi Irlandois. Le ſieur Henry Boyle a été créé Baron de Carleton; le Chevalier Richard Temple, Baron Temple; & le Chevalier Michel Vvaſton, Baron de Vvaſton: mais il s'eſt excuſé d'accepter cette dignité. Le

27. le Roy tint au Palais de ſaint James, pour la premiere fois, Chapitre de l'Ordre de la Jarretiere, dans lequel il fit quatre Chevaliers, qui ſont le Duc de Rutland, le Duc de Bolton, le Comte de Dorſet, & le Comte de Hallifax. Le Comte d'Aylesford a été fait Chancelier du Duché de Lancaſtre, à la place de Milord Burkley de Strerſon, & le Colonel Killegrevv Gentilhomme de la Garderobe du Prince de Galles. Le 25

le Marquis de Monteleon, Ambaſſadeur d'Eſpagne, arriva de Hollande en cette ville par la voye de Calais, & le 26. au matin il alla viſiter les Secretaires d'Eſtat, qui le même jour allerent à ſon Hôtel lui rendre ſa viſite. Le même jour le Maire nomma ſix Aldermans, & douze Membres du commun Conſeil de la ville, pour faire la fonction de Maîtres d'Hôtel, & faire ſervir le Roy, le Prince & la Princeſſe au feſtin qu'il donnera le 9.

de ce mois, auquel les Seigneurs & les Miniſtres ſont auſſi invitez. Le General Cadogan ayant reçû ſes inſtructions, partit le 27. pour aller en Hollande, à la place du Comte de Strafford. Le 31. au matin le Roy fut couronné dans l'Egliſe de l'Abbaye de Vveſtminſter, avec toute la ſolemnité poſſible, ſuivant le ceremonial ordinaire. La marche commença de la ſalle de Vveſtminſter, Sa Majeſté étant precedée par les Officiers qui ont accoû-

tumé de porter les marques de la Dignité Royale, & accompagnée des Pairs, leurs couronnes à la main. La ceremonie du couronnement fut faite par l'Archevêque de Cantorbery, qui, aprés le ſervice, & le ſermon prononcé par l'Evêque d'Oxford, mit la couronne ſur la tête du Roy. Enſuite on chanta le *Te Deum*, & quelques hymnes en muſique au bruit des trompettes, auquel les canons de la Tour & du Parc répondirent. On re-

tourna dans le même ordre à la ſalle de Vveſtminſter, où un magnifique feſtin avoit été preparé. Le Roy & le Prince s'aſſirent à une table élevée au bout de la ſalle, & les Pairs, la couronne en tête, à deux longues tables dreſſées des deux côtez de la ſalle. Au premier ſervice un Heraut d'armes fit la proclamation en Anglois & en François; & le champion étant entré à cheval, armé de toutes pieces, jetta ſon ganteler, comme gage de bataille,

pour défier au combat ceux qui contesteroient le droit à la couronne pour le nouveau Roy. A cinq heures le Roy se retira au Palais de saint James ; & le soir il y eut des feux de joye, des réjoüissances, & des illuminations par toute la ville. Avant qu'on se mît en marche pour la ceremonie, deux ou trois échafauts à triple étage, dressez dans la cour de Vvestminster & autour du cimetiere de l'Eglise, chargez de spectateurs, fondi-

rent ; en ſorte qu'il y eut pluſieurs perſonnes tuées, & un trés-grand nombre de bleſſées.

De Paris le 17. Novembre 1714.

Le 8 de ce mois la paix fut publiée avec les ceremonies ordinaires. Le 15. on chanta le *Te Deum* dans l'Egliſe Metropolitaine, en action de graces à Dieu pour la concluſion de la paix generale avec l'Empereur & les Princes de

l'Empire, qui vient d'être ratifiée. Le Cardinal de Noailles officia pontificalement à cette ceremonie, qui avoit été annoncée à la pointe du jour par le canon de la baſtille & de la ville. M le Chancelier y aſſiſta à la tête du Conſeil, ainſi que les Compagnies ſuperieures, & les autres qui y avoient été invitées. Le ſoir il y eut un grand feu d'artifice devant l'Hôtel de Ville, où il y eut un repas magnifique, & on fit des feux de joye

dans toutes les ruës.

Le 12. l'ouverture du Parlement se fit par une Messe, celebrée dans la Chapelle de la grande Salle du Palais, à laquelle le Premier President, les Presidens à Mortier, & les Chambres assisterent.

On a reçû avis de Provence, que la Reine d'Espagne partit de Nice le 20. du mois dernier, & passa le Var à gué, pour entrer le même jour en Provence. Le Comte de Grignan qui y commande, alla la re-

cevoir avec un magnifique équipage, & donna les ordres necessaires pour la commodité du voyage de cette Princesse, & pour faire servir sa table & celles de sa suite. Il pria Sa Majesté de vouloir faire des entrées solemnelles dans les villes : mais elle voulut passer *incognitò*, & on fit seulement des salves Royales à son arrivée. Elle arriva en huit jours à Marseille, où elle sejourna trois jours, ayant passé par Antibes, Frejus, Brignolles &

Auriol. Elle alla en trois autres journées à Arles, où elle ſejourna deux jours ; ayant paſſé à Aix, à Lambeſc & à ſaint Remy ; & le 5. de ce mois elle paſſa le Rhône, & elle entra en Languedoc. On verra dans la ſuite de ce Journal un detail de l'entrée & du ſejour de cette Princeſſe à Marſeille.

Je ſerois fort embaraſſé du choix de mes termes pour vous annoncer un miracle comme celui que

vous allez lire, s'il y avoit quelqu'un à Rome & dans tout le Royaume de Naples qui osât en douter. Je n'aurois pas pris moy-même la peine de le traduire de l'Italien, comme je l'ai reçû, si, loin de le croire capable de répandre des idées superstitieuses dans l'esprit des lecteurs, je n'en avois pas trouvé le detail rempli d'actions & de sentimens de pieté.



Relation que le Pape a reçûë d'un miracle averé, & qui est arrivé à Icernie, ville du Royaume de Naples, pendant le mois d'Octobre dernier.

La misericorde de Dieu, justement irritée des crimes des hommes, se sert de toutes sortes de moyens pour les ramener à lui.

Dans la ville d'Icernie il y a un Monastere de Religieuses sous la Regle de sainte Claire, où depuis plusieurs années on a une grande veneration pour

une petite Image de la Vierge, faite de cire, dont le buste est gardé soigneusement dans une châsse sur un pié-d'estal de bois doré.

Un Mardi, deuxiéme d'Octobre de la presente année, il arriva que les Religieuses de ce Convent étant en oraison dans leur Eglise, à l'exemple de tout le Clergé de la ville, qui avoit ordonné des prieres publiques pour fléchir la colere du Ciel, & pour lui demander la

fin des pluies continuelles qui avoient inondé toute la campagne, & des maladies contagieuſes qui ravageoient tout le pays ; il arriva, dis-je, que les Religieuſes étant en oraiſon dans leur chœur, elles remarquerent qu'il couloit des yeux de cette Image de la Vierge une grande quantité de larmes ; ce qui leur cauſa tant de frayeur, qu'elles continuerent leurs oraiſons depuis la premiere heure de la nuit jusqu'au jour.

Le

Le Lundi de la ſemaine ſuivante elles apperçûrent encore ſur cette ſainte Image quelque choſe de menaçant & de ſevere ; & s'approchant de plus prés du pié-d'eſtal où elle étoit, elles le trouverent tout moüillé de ſueur. Alors étonnées & troublées de ce prodige, elles recommencerent leurs prieres avec plus de ferveur. Enfin vers les deux heures de la nuit, accablées de jeûnes, de larmes, de diſciplines & de veilles, elles ſortirent du

chœur, où cependant elles laiſſerent deux Religieuſes de garde, en oraiſon, avec deux lampes allumées: mais vers les quatre heures elles virent les yeux de cette Image ſe fondre encore en larmes, dont non ſeulement le pié-d'eſtal, mais toute la table de l'autel fut baignée. Elles ſe mirent alors à crier miſericorde, à ſonner les cloches, à courir au dortoir où étoient leurs compagnes, pour les ramener dans l'Egliſe, où, la face proſternée en terre,

elles implorerent la clemence du Ciel. Le Mardi 9. tous les habitans du lieu, effrayez de ce miracle, répandu déja dans tout le pays, l'Evêque & tout le Clergé, ſe tranſporterent en cette Egliſe, où ils virent encore la même ſueur & les mêmes larmes. Alors l'Evêque fit un diſcours au peuple & aux Religieuſes; il leur recommanda de ne pas interrompre leurs jeûnes, leur larmes & leur penitence: il leur dit que ce miracle étrange les mena-

çoit de quelque grand malheur. Il ordonna des processions solemnelles pour les jours suivans : mais le lendemain Mercredi, sur les huit heures du matin, toute la ville & tous les lieux d'alentour sentirent un tremblement de terre épouvantable. Tous les habitans se sauverent dans la campagne. Cependant l'Evêque, avec tout son Chapitre, fit ôter cette Image sacrée de la place où elle étoit ; il la mit dans un châsse de cristal, ornée d'un grand nom-

bre de pierres precieuſes, & environnée de lumieres. Enſuite il rappella le peuple à l'Egliſe, où le Pere François Girolamo d'Alfedena, celebre Predicateur, exhorta tous les aſſiſtans à la penitence.

Le jour ſuivant, qui étoit le Jeudi, l'Evêque & tout le Clergé, accompagné du peuple, (aprés avoir celebré la Meſſe) porta cette ſainte Image en proceſſion dans toutes les Egliſes de la ville, où l'on ne ſentit plus de tremblemens de terre.

On continuë cependant les mêmes devotions, & cette Image demeure toûjours exposée sur le Maître Autel de ce Monastere, pour satisfaire à la pieté des fideles, qui vont de toutes parts offrir leurs vœux à Dieu dans l'Eglise où on la garde.

Il ne m'est encore guere arrivé jusqu'à present de chanter les loüanges de personne ; je croy que c'est faute de goût pour ce genre d'écrire, puisque le monde ne manque pas de gens qui en meritent: mais on auroit rai-

ſon de me faire paſſer pour le plus inutile & le plus injuſte Journaliſte de France, ſi je ne diſois rien d'une action éclatante que le Chev. de Langon vient de faire.

Le 21. du mois paſſé il rencontra à la hauteur des Iſles de ſainte Marguerite, un vaiſſeau d'Alger de 50. canons, avec 500. hommes d'équipage & 50. eſclaves; il l'attaqua, l'Algerien l'aborda: mais le feu continuel de la mouſqueterie & des grenades le força de s'éloigner. Alors le Chev. de Langon

abattit heureusement ses mâts à coups de canon, & lui cria de se rendre, sinon qu'il l'alloit couler bas. L'Algeriē n'en voulut rien faire: cepédant un vent d'Est le poussa vers le Golfe de Lion, où il alla s'échoüer malgré lui. Alors il demāda du secours: mais il fut impossible de lui en dóner. Il perit enfin avec tout son équipage, à l'exception de deux Chrétiens & 7. Turcs, qu'on sauva. Le cóbat dura 7. ou 8. heures; le Chev. Balbiani Piémontois y fut tué, & le Chev. de Langon rentra dās Toulon. Il

Il importe peu à l'Auteur de ce Journal que la piece qu'on va lire soit liée ou non, avec celle qui la precede : elle n'a pas besoin du secours d'une transition pour estre annoncée, les Lecteurs le dispenseroient même d'en faire, s'il en avoit toûjours de pareilles à leur donner. Mademoiselle * * qui a faite cellecy, & qui n'a pas une bonne raison pour ne vouloir pas estre nommée, s'est contentée de ne pas s'opposer à l'impression de son Ouvrage. Je vous asseure que le Mercure

Galant ne ſeroit pas ſi modeſte qu'elle, s'il en eſtoit l'Auteur, & qu'il ne balanceroit pas à mettre ſon nom à la place de ces deux étoiles.

*LETTRE de Mademoiſelle * * à une Dame de ſes amies, ſur le gouſt d'apreſent.*

Vous deviez, Madame, vous contenter du ſilence que je garday la derniere fois que nous allâmes enſemble à la Foire de ſaint Laurent. J'avois, ce me ſemble, ſouffert

avec aſſez de patience toutes les plaiſanteries que vous aviez faites ſur le ſerieux que j'affectois, diſiez-vous, à un ſpectacle qui attiroit tout Paris, & où tout Paris rioit. Je m'étois d'abord moy-même accuſée de mauvais gouſt, n'oſant par diſcretion en accuſer le ſiecle ; mais vous ne prîtes pas le change, & vous me preſſâtes ſi vivement qu'il fallut enfin trancher le mot, & vous dire avec un geſte de compaſſion, que le bon goût étoit tout-à fait perdu. Ce mot ne me fut pas plûtôt

échappé, que vous me fîtes mon procés, comme à une revoltée qui vouloit ſecoüer le joug du jugement du public. Je vous avouë que je fus piquée de ce reproche que je ne m'eſtois attiré que parce que j'avois eu la complaiſance de vous dire mon ſentiment, & je ne fus pas plûtôt arrivée chez moy, que je mis la main à la plume, pour me juſtifier, ou plûtôt pour ſoûtenir ce que j'avois avancé. Oüy, Madame, le bon goût eſt tout-à-fait perdu; vous en eſtes vous-même une convic-

tion vivante, & puiſque, malgré ce juſte diſcernement dont la nature vous a partagée, & que vous avez cultivé par une lecture aſſiduë des meilleurs Auteurs tant anciens que modernes, vous vous eſtes laiſſée entraîner au torrent, je ne ſçaurois croire qu'il reſte encore quelques traces de ce bon gouſt qui a tant illuſtré le Regne de Loüis le Grand, & dont je vais parler. Mais pour garder quelque ordre dans cette Diſſertation, je vais d'abord en établir le fondement par la définition du bon goût.

Je ne parle pas icy, Madame, de ce que l'on appelle goût de ſentiment, il n'eſt pas moins difficile à définir que l'amour, & c'eſt à propos de cette eſpece de goût, qu'on dit en commun proverbe, qu'il n'en faut point diſputer. C'eſt du goût de diſcernement & de raiſon, que je veux parler, & voicy comment je le définis.

Le bon goût eſt un parfait accord de l'eſprit avec la raiſon. Je ne ſçais, Madame, ſi vous me paſſerez cette définition, mais comme elle me

paroist assez juste, j'attendray que vous la condamniez pour la deffendre.

Supposé donc que le bon goût soit un parfait accord de l'esprit avec la raison, peut-on voir des Farces si depourvuës de sens commun attirer tout Paris, sans estre en droit de dire que tout Paris n'a pas le sens commun; & que par consequent le bon goût est tout-à fait perdu?

Vous me répondrez, sans doute, que c'est la nouveauté qui attire à ces sortes de spectacles; qu'ils rappellent au pu-

blic, le plaiſir que la Comedie Italienne luy a fait autrefois, & qu'on aime à voir encore quelques reſtes de ces divertiſſantes pieces, où l'on alloit ſi ſouvent ſe diſſiper; que d'ailleurs il y a des ouvrages dont le mauvais fait tout le prix: quoyque toutes ces raiſons jointes enſemble n'en faſſent pas une bonne, je veux pourtant me donner la peine de les refuter chacune en particulier.

Vous dites, Madame, que c'eſt la nouveauté qui attire à ces ſortes de ſpectacles; mais

d'où vient que les autres nouveautez qu'on donne sur la Scene Françoise, n'ont pas le même privilege, & que la presse n'y est pas si grande ? vous ajoûtez qu'ils rappellent au Public le plaisir que la Comedie Italienne luy a fait autrefois; mais a t'elle dû luy en faire, & ne devroit-il pas avoir conceu de l'indignation pour ce qui luy a gâté le goût; car je n'attribuë qu'à la Comedie Italienne, ce dégoût des bonnes choses, où l'on est depuis si longtems, & les Auteurs qui depuis ont tra-

vaillé pour le Theâtre François ne sçauroient se disculper de la lâche complaisance qu'ils ont euë de s'accommoder au mauvais goût, en donnant des Comedies sur le modelle de celles qui avoient enrichi l'Hostel de Bourgogne. Vous dites encore, Madame, qu'il y a des ouvrages dont le mauvais fait tout le prix ; je conviens avec vous que rien n'est plus ennuyeux qu'une insipide mediocrité ; mais de ces deux extrêmes, qui sont le bon & le mauvais, le premier n'est-il pas préferable ?

cependant on le voit languir ſur le Theâtre François, tandis que ſon indigne rival triomphe à toutes les Foires.

En verité, Madame, ſi les ombres de Corneille, de Moliere & de Racine pouvoient avoir conſervé de la ſenſibilité pour les choſes de ce monde; combien ces grands hommes rabattroient ils de la bonne opinion qu'ils avoient conceuë d'eux-mêmes ſur la foy de nos applaudiſſements, puiſque nous les prodiguons pour des ouvrages qui ne ſont pas même dignes des ſiflets qui

faiſoient autrefois une ſi rude guerre aux mediocres ouvrages. Mais combien fremiroient ils de voir un Cinna, un Miſantrope, une Andromaque negligez, tandis que des parodies qui n'ont ni rime ni raiſon, ſont couruës avec une eſpece de fureur. Ne me dites pas que ces excellentes Pieces que je viens de citer ont beaucoup perdu de leur prix en vieilliſſant; non Madame, il n'en eſt pas des Comedies & des Tragedies comme des femmes, le nombre des années ne produit pas le

même effet ſur celles là, que ſur celles cy; le tems reſpecte ces premieres beautez, mais quand ce que j'avance ſeroit problematique, je doute que s'il ſe pouvoit faire que la plus belle Piece de ces grands maiſtres parut aujourd'huy pour la premiere fois, elle tint, contre Arlequin Phaëton, ſi on le luy oppoſoit, tant le mauvais goût a prévalu.

Comme l'hypotheſe que je fais eſt impoſſible, on pourra n'en pas convenir; mais je ſçais, & vous ſçavez vous-même ce qu'il en faut croire,

je pourrois avoir quelques experiences qui appuiroient ce que je viens de dire, car enfin quoyque le peu d'empressement qu'on a à voir les pieces de Corneille & de Moliere, même les plus belles, puisse estre attribué aux trop frequentes representations qu'on en donne; on ne sçauroit disconvenir que celles qui sont joüées plus rarement n'ont pas un sort plus heureux; en effet la mort d'Othon qui n'a reparu sur la Scene qu'aprés une longue interruption, sembloit avoir le merite de la nou-

veauté qui irrite si fort le goût des François, cependant à peine en a-t-on pû souffrir deux representations, au lieu que le Baron d'Albicrak dont le succés avoit esté fort mediocre dans sa naissance, a trouvé grace auprés des Dames, & n'a dû sa réüssite qu'à ce qui luy avoit nuy dans cet heureux tems, où le bon goût regnoit encore, je dis, auprés des Dames, car ce sont elles qui font aujourd'huy le destin des pieces de Theâtre, la premiere regle est celle de leur plaire. Il faut que les Auteurs

s'attachent à étudier leur goût, & vous pouvez juger si cet accord de l'esprit avec la raison qui constituë le bon goût, se trouve chez elles, par la fureur avec laquelle on les voit courir à des bagatelles.

Mais ne renfermons pas dans des bornes aussi étroites une matiere aussi vaste que celle cy, laissons-là les momeries de la Foire Saint Germain, & passons à des spectacles plus dignes de nostre attention; tout nous y convaincra que le bon goût est perdu : de tous

tous les successeurs de Moliere, Renard a esté sans contredit celuy dont les pieces ont esté le plus suivies. Il auroit merité la gloire qu'il s'est acquise au Theatre, s'il s'en fut tenu à des pieces de caractere telle que son Joüeur. On peut dire que c'est (à la versification prés) ce qu'il a fait de meilleur; & si son Vicomte de la Case, & son Saute-Marquis, n'y étoient pas, j'ajoûterois que cette piece n'est pas indigne d'estre avoüée de Moliere. Je crois même que Renard a eû ses raisons pour y faufiler ce

trivelinage, la Comedie Italienne avoit commencé à gâter le goût, & il importoit à cet Auteur Comique de donner quelque chose à la bisarrerie des spectateurs, pour réüssir. Il s'est apperceu par malheur que ces Scenes, qu'il avoit peut-estre hazardées, ont esté les mieux receuës, c'est ce qui la fait renoncer au bon goût dans les autres pieces qu'il a données depuis au public Quelle difference, Madame, de Renard à Renard : auroit on pû reconnoître l'Auteur du Joüeur dans

l'Auteur du Legataire ou de Democrite amoureux ? j'avoüe qu'il y a dans le Legataire deux derniers Actes qui font un plaisir infini & qu'on trouve dans Democrite la plus divertissante reconnoissance qu'on ait jamais vû dans le genre Comique ; mais le bon sens n'est il pas renversé dans le reste. Cependant je rends justice à cet Auteur, & je crois qu'il se seroit corrigé de bien des choses, si le bruit des applaudissemens ne l'eût empêché d'écouter les conseils de ses amis, il se ren-

dit à la pluralité des voix, il se persuada toûjours de plus en plus que le bon goût ne consistoit desormais qu'à se conformer à celuy de son siecle pour plaire, il ne le pouvoit faire plus seurement qu'en donnant tête baissée dans le mauvais goût qui regnoit avec tant de superiorité.

Passons de la Comedie à la Tragedie, je ne parleray point des pieces des Auteurs vivans ils sont trop jaloux les uns des autres pour s'accommoder des éloges qu'il me faudroit faire de ceux qui m'en paroî-

troient les plus dignes, & d'ailleurs c'eſt le ſort des gens de Lettres de ne joüir de leur gloire que lorſqu'ils ne ſont plus en état de la reſſentir ; c'eſt à dire aprés leur mort. Je ſçais que Corneille, Moliere, & Racine, ont eu le privilege de jouir de la leur pendant leur vie ; mais ce n'a eſté qu'imparfaitement, & leur réputation n'eſt arrivée à ſon plus haut periode, qu'aprés qu'ils n'ont plus eſté. Corneille a eu le chagrin de voir un grand Cardinal, luy donner pour Juge des perſon-

nes qui depuis ſe ſont crû fort honorées d'eſtre ſes Confreres ; Saraſin luy a preferé Scudery, l'Abbé d'Aubignac l'a traité de Poëte du Pontneuf. Racine a vû tomber à la cinquiéme répreſentation ce même Britannicus qui s'eſt ſi glorieuſement relevé de ſa chute, & qui charme aujourd'huy ce même Parterre qui luy a autrefois refuſé ſes ſuffrages, la Phedre de Pradon a fait chanceler la ſienne, il en ſoupira en ſecret & la honte d'avoir eſté durant quelques jours aux priſes avec un tel

adverſaire, luy fit payer bien cher une victoire qu'il ne croyoit pas qu'on oſâ luy diſputer. Moliere, enfin, malgré toute ſa gloire n'a pû ſe mettre à couvert des traits mordants du Juvenal de nos jours & ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt que ce même Miſantrope que B. éleve au-deſſus de toutes ſes autres pieces par l'oppoſition qu'il en fait avec les Fourberies de Scapin ſeroit tombé ſi une Farce qu'il avoit proport onnée à la décadence du bon goût n'eut donné lieu d'en

faire remarquer les beautez au public à force de l'y accoutumer. Pardonnez-moy, Madame, cette petite digression. Je reviens aux Auteurs modernes que la mort nous a un peu trop-tost enlevez.

Monsieur de la Fosse est un de ceux qui ont le plus approché de Corneille & de Racine, Polixene a esté son coup d'essay; mais cette Tragedie a esté si bien receuë qu'elle a passé pour un coup de maître. Manlius Capitolinus est venuë immediatement aprés, & cette excellente piece n'a pas degeneré

generé de la gloire de ſon aî-
née. Theſée n'a pas eu moins
de ſuccés que Polixene, &
Manlius; mais Callhiroé n'a
pas été, à beaucoup prés, ſi
bien receuë. Ne croyez pas,
Madame, que je prétende ju-
ger du merite de ces quatre
pieces par leur réuſſite, il fau-
droit que je ſuppoſaſſe ce bon
goût dont je deplore la perte:
je me contente donc de faire
icy une obſervation; c'eſt que
ce même Theſée qui dans ſa
naiſſance entraîna tous les ſuf-
frages, n'a trouvé que des
ſpectateurs glacez quand on

la remis ſur la Scene. Je ne ſçais ſi Polixene auroit un meilleur ſort ; juſqu'icy la préſomption ne luy eſt pas favorable, le ſiecle n'eſt pas, à beaucoup prés, ſi ſenſible au bon qu'il l'eſtoit il y a douze ans ; la ſimple nature avoit encore de quoy ſatisfaire les plus zelez partiſants du Cothurne, il a fallu depuis, que l'art ſoit venu au ſecours avec tout ce qu'il a de plus ébloüiſſant, les ſituations, terme encore inconnu dans un tems, qu'on peut appeller juſtement l'âge d'or des Muſes, ont eſté

multipliées ; les reconnoiſſances ſont devenuës communes, on les a fait entrer dans des ſujets qui n'en demandoient point, & nous avons vû des Tragedies avoir un grand ſuccés qui ne l'ont dû qu'à d'heureux hors-d'œuvres. Au reſte, quoyque je me ſois propoſé de ne point parler des Auteurs modernes encore vivants, je ne puis en general leur refuſer une gloire qui leur eſt dûë, c'eſt qu'ils ont plus approché de Corneille & de Racine que les Comiques n'ont approché de Moliere.

Je ne ſçaurois vous en donner d'autre raiſon, ſinon, que la Comedie Italienne n'a pas avec la Tragedie le même rapport qu'elle a avec la Comedie Françoiſe. Il a donc eſté plus facile à la Tragedie de ſe garantir de la contagion du mauvais goût, quoyqu'elle n'en ait pas eſté plus ſuivie.

Ne vous attendez pas, Madame, que je parle icy des petites pieces, elles ne meritent pas nôtre attention, c'eſt un batelage continuel, & elles ne ſervent qu'à nous faire voir un monſtrueux aſſemblage du

Theâtre François, avec le Theâtre Italien. Je sçais qu'il y en a quelques-unes qui doivent être exceptées de la regle generale, l'Esprit de contradiction, le Galant Jardinier, Crispin rival de son Maître, & l'Esté des Coquettes sont de ce petit nombre; s'il n'y a point de mœurs, on ne sçauroit au moins disconvenir qu'il n'y ait quelques grains de sel dans le dialogue, & quelque ordre dans la conduite; mais c'est tout. Permettez, Madame, que je vous transporte sans machine du

Theâtre François à celuy de l'Opera pour vous y faire voir les ravages que le mauvais goût y a fait.

Il eſt inconteſtable, que perſonne n'a mieux réüſſi à ce genre de muſique que Luly; il n'eſt pas moins vray que Quinaut, dans ce genre de Poëſie l'a emporté ſur tous ceux qui y ont travaillé aprés luy; cependant, combien nous reſte-t-il d'ouvrages de ces grands Maîtres qui ſe ſoutiennent avec leur premier éclat, on pourroit aiſement les compter, & je n'en con-

nois point d'autres qu'Armide, Roland, Alceste & Phaëton, ce n'est pas que Bellerophon, Thesée & Atys soient inferieurs à ces premiers; dans Bellerophon, Thomas Corneille a heureusement réüny la delicatesse du lyrique avec la pompe du dramatique; Thesée & Atys sont les chefs-d'œuvres de Quinaut pour la regularité du Poëme, & pour l'exactitude de la versification, l'un & l'autre sont remplis de sentiments & de pensées, & l'on peut dire que Luly, animé par de si belles paroles s'est

ſurpaſſé pour les exprimer dignement ; cependant, Bellerophon a paru trop tragique, on a trouvé Theſée languiſſant, & nous avons vû à la honte de nôtre ſiecle, les Dames ſortir au cinquiéme Acte d'Atys, comme on auroit pû faire au cinquiéme Acte de Roland, malgré la difference qui ſe trouve entre ces deux derniers Actes.

A quoy, Madame, attribuer cette biſarrerie, ſi ce n'eſt au changement de goût ; & à quoy attribuer ce changement de goût, ſi ce n'eſt à

cette même Italie qui a fait tomber le Théâtre François? cette orguëilleuse rivale n'étoit pas contente que nous luy eussions cedé la gloire du Poëme épique, elle nous a encore envié celle de réüssir mieux qu'elle au Poëme dramatique, avantage que nous avons sur toutes les Nations; & par ses cantates & ses sonates, dont elle a inondé tout Paris, elle nous a rendu ennuyeuse cette riche simplicité qui est le veritable caractere de nôtre langue & de nôtre genie.

On me dira peut-estre que ces premiers Opera que j'ay tant vanté, sont pourtant l'ouvrage d'un Italien. Il est vray, mais cet Italien avoit parfaitement bien connu la necessité de renoncer au goût de sa Nation, pour s'accommoder au nostre; il trouva que les François jugeoient plus sainement des choses que les Italiens ; & il connut que la Musique n'aïant point d'autre but que de chatouiller agreablement l'oreille, il ne falloit pas la charger de dissonances affectées, parce que la

plusſpart de nos compoſiteurs modernes n'en font un uſage frequent, que pour faire parade d'une grande Science dans un Art qui ne demande que du goût & du ſentiment. C'eſt par ce manque de goût & de ſentiment qu'ils font du recitatif ſi ſauvage, ils donnent beaucoup à l'harmonie, mais c'eſt toujours aux dépens de la melodie, le genie n'a du tout point de part à leur chant, les paroles ne ſont point exprimées, & les penſées les plus vives deviennent languiſſantes ſous une note

forcée & barbare, au lieu que leur incomparable predecesseur, nous faisoit entendre une espece de declamation dans son recitatif, & nous exprimoit jusques aux parantheses. Au reste je ne m'étonne pas que nos Musiciens modernes réüssissent si mal dans l'expression, la plus part d'entre eux n'ont que leur Musique en partage, & il faudroit qu'ils fussent bons Auteurs pour devenir bons Musiciens; aussi rien ne les embarasse tant qu'une Scene de recitatif, ils ne sçavent com-

ment s'y prendre, ils prient toujours l'Auteur d'en retrancher le tiers, persuadez qu'ils sçauront bien se sauver à la faveur de l'harmonie qu'ils possedent à fond, & dont ils font leur unique étude. Qu'en arrive-t-il, les plus belles Scenes sont défigurées, le pathetique est étouffé, l'interest se perd, l'oreille seule est satisfaite, ou plûtôt elle est étourdie tandis que l'esprit & le cœur ne trouvent rien pour eux. Les plus belles Scenes de Corneille & de Racine sont toujours les plus longues,

elles perdroient de leur prix ſi elles étoient abbregées, on ne peut entrer de plein pied dans ces grands ſentiments qui jettent le trouble dans l'ame des Spectateurs, il faut les preparer, les amener, & nous y conduire par degrez : cependant tout deffectueux que ſont les Opera modernes, je ne doute point qu'ils ne donnent bien toſt l'excluſion aux anciens ; on n'a qu'à continuer à y mettre quelques Cantates ; nous voyons tous les jours un petit Air chanté par quelque voix diſtinguée

rappeller bien des gens à des Opera qu'ils trouvoient languiſſants, parce qu'ils ſont trop beaux, le beau les accable, il ne leur faut que du joly, & ſi l'on peut y faire entrer du comique, je reponds du ſuccés.

Je ne doute pas, Madame, que vous n'avoüiez maintenant ces remarques, & que vous ne regardiez enfin le plaiſir qu'on prend aux ſpectacles des Foires, comme un ſacrifice d'eſprit & de bon goût au pernicieux uſage qui s'introduit. Je ſuis, Madame, voſtre, &c.

Vous approuverez ſans doute, Meſſieurs, qu'on vous donne aprés une critique ſur le goût, la Relation d'une feſte qui a eſté faite à Marſeille pour la Reine d'Eſpagne, par M. Arnoul Conſeiller du Roy en ſes Conſeils, Intendant des Galeres & du Commerce, & vous vous étonnerez aſſurement qu'on puiſſe imaginer & executer en auſſi peu de temps qu'il en a eû, une feſte ſi noble, ſi galante, & d'un ſi bon goût.

AVER-

AVERTISSEMENT.

M. Arnoul auroit plutoſt envoyé cette deſcription, ſi quand il a voulu mettre par écrit ce qui regarde la Salle d'Armes, il n'eut trouvé que cet ouvrage avoit beſoin d'une liaiſon un peu plus reguliere en quelques endroits; ce qui l'a mis dans l'obligation d'y faire quelques additions qui luy ont paru neceſſaires, & auſquelles il en auroit joint peut-eſtre encore d'autres, ſi on ne luy eut dit que la Reine vouloit avoir cette

deſcription avant qu'Elle eut quitté la Provence : au lieu que cela paroiſſoit beaucoup moins neceſſaire lorſque l'ouvrage eſtoit répandu ſur toute l'étenduë de quatre grandes ſalles ou galleries, en pluſieurs pieces détachées; mais il eſpere que Sa Majeſté aura la bonté d'agréer ce travail en l'état qu'il eſt, comme venant du cœur plutoſt que de l'eſprit, par l'extrême envie qu'il avoit de luy marquer ſeulement par-là ſon zele & ſon profond reſpect, & il ſe flate auſſi qu'Elle voudra bien conſiderer, qu'il n'a eu que ſix jours

de temps pour le composer & l'executer.

DESCRIPTION de la Feste que M. Arnoul, Intendant des Galeres & du Commerce à Marseille, donna à la Reine d'Espagne le Lundy 29. Octobre 1714 à l'occasion de la Salle d'Armes de l'Arcenal des Galeres, que Sa Majesté voulut bien aller voir, & d'une espece de Triomphe qui y avoit esté preparé pour Elle.

SA MAJESTE' ayant pris la résolution de venir à

Marseille le 21. d'Octobre & M. Arnoul l'ayant sçeu le 23. jugea bien qu'Elle pourroit voir la Salle d'Armes des Galeres, comme estant ce qu'il y a de plus curieux & qui marque le mieux la puissance du Roy; il se mit aussitost en état de la préparer, de maniere qu'elle pût plaire à la Reine, & faire partie des honneurs qu'on devoit luy rendre. Il chercha là-dessus un sujet qui pût servir à son dessein, & s'agissant d'une Salle d'Armes il crût qu'il devoit le tirer des Armes mêmes.

Il trouva que le mot Latin *Parma*, qui ſignifie Targue, Bouclier, ou Ecu, en François, faiſoit une heureuſe alluſion au nom de la Reine, il le choiſit & tira de-là occaſion de faire à Sa Majeſté une eſpece de triomphe, en élevant le Bouclier, ou *Parma* au-deſſus de toutes les autres armes, non-ſeulement par les places diſtinguées qu'on pouvoit luy donner partout, mais de plus par beaucoup d'allegories, qui pouvoient avoir rapport à la Reine; c'eſt ce qu'il a eſté queſtion

de mettre en execution, & c'eſt auſſi ce qui s'eſt fait par beaucoup d'Inſcriptions, de Deviſes, ou d'Emblêmes répanduës ſur toute l'étenduë de la premiere Salle, & de celle qui vers le bout la traverſe en forme de Croix.

Pour donner d'abord une idée de ſon deſſein, il y avoit au deſſus de la principale porte, par où la Reine devoit entrer, & d'où l'on découvre toute l'étenduë de la premiere Salle, un trophée d'armes, dont l'Ecu des Armes de Parme tenoit le deſſus, & le mi-

lieu, avec ces deux mots:

Parma triumphans.

Pour ſuivre ce deſſein il y avoit ſur toute l'étenduë de ces deux ſalles au plus haut du plancher ſur le milieu de chaque poutre, une targue ou écu des armes de Parme, accompagné d'une autre targue de chaque coſté où ſont des Soleils avec la deviſe du Roy tels que ſont ordinairement tou e les targues des Galeres.

Entre toutes ces targues ou écus de diſtance en diſtance

on en avoit mis d'autres plus ornez ayant de même les armes de Parme, & qui estoient pareillement attachez au plancher dans le milieu des poutres, faisant autant de devises ou d'emblêmes differentes, & la premiere qui se presentoit aprés qu'on estoit entré dans la salle exprimée par ce vers.

Parmarum, Regina, tibi labor iste dicatur.

Ce qui faisoit proprement en peu de mots l'Epître Dédicatoire

dicatoire de tout l'ouvrage.

A quelques diſtances enſuite eſtoit un autre écu ou Parma, avec les mêmes armes ayant au-deſſus ce vers.

Arma triumphanti cedant hîc cætera Parmæ.

Comme un commandement qu'on faiſoit d'abord aux autres armes de céder au Bouclier ou Parma qui devoit triompher à l'occaſion de la Reine.

L'inſcription ſuivante établiſſoit la raiſon pour laquelle

le bouclier devoit en effet être au-dessus des autres armes, par cet autre vers.

Illa agitant furiæ, Parmam prudentia ducit.

Ensuite comme le bouclier n'est fait que pour parer sans offenser, on a pretendu que pour attirer plus d'honneur au bouclier, il falloit ôter de celuy de Minerve qui est regardé comme le plus ancien & le premier de tous, la tête de Meduse pour y mettre à la place les armes de la Reine,

comme devant eſtre beaucoup plus agreables à cette Déeſſe, qui toute belliqueuſe qu'elle eſt, ne devoit rien avoir qui pût empêcher qu'on s'approcha d'Elle, par rapport aux Sciences & aux Arts dont Elle eſtoit auſſi la Déeſſe; ce qui ſe trouve marqué par ce vers.

Dura meduſa fugat, grata es,
tu Parma Minervæ.

On faiſoit voir auſſitoſt aprés les avantages, & les merveilleux effets de ce chan-

gement, en ce qu'au lieu que cette tête de Meduſe eſtoit ſi affreuſe qu'Elle changeoit en pierre ceux qui la regardoient, ce nouvel écu qui eſt proprement le ſceau de la douceur & de la bonté de la Reine, marquée par le celeſte azur de ſes Lys, devoit faire tomber les armes des mains, & gagner les cœurs ſans violence, en adouciſſant & en attendriſſant ceux-même que l'autre auroit pû rendre auſſi durs que des rochers, ce qui étoit expliqué par cet autre vers:

Altera quos fecit lapides, emolliet ista.

On feint enſuite que de pareilles diſpoſitions ont d'abord engagé l'Amour, qui n'avoit jamais oſé rien pretendre ſur Minerve, à qui l'on verra dans la ſuite que la Reine eſt comparée, & qui eſt auſſi par tout repreſentée par le bouclier ou Parma, non-ſeulement à s'en approcher, mais que de plus il a joint à la Parma tous ſes traits, comme autant de charmes qu'il a don-

nez à la Reine, pour faire la conqueste d'un cœur qui luy convint, au lieu du seul bouclier dont Elle se servoit contre luy même, le tout representé par un Ecu, ou Parma, orné des traits, & de toutes les armes de l'Amour, en forme de trophée, avec un cartouche audessus qui porte ce vers :

Huic amor ante fugax, sua tela adjungit & arcum.

On feint encore ensuite que l'Amour continuant de s'inte-

reſſer pour le bouclier ou Parma, qui eſt toûjours icy le ſymbole, auſſi bien que le ſceau de la Reine ; chaſſe luy-même d'auprés d'elle le Hibou de Minerve, qui eſt toûjours un oiſeau de mauvais augure, en quelqu'endroit qu'il ſoit, & qui pourroit éloigner celuy dont Elle doit faire la conquête avec ſes nouvelles armes ; & pour marquer encore plus ſon empreſſement pour Elle, on luy fait derober à ſa mere un des oiſeaux qui luy ſont conſacrez, pour l'aſſocier au bouclier, ce qui

peut ſe rapporter à tous les cœurs de quelque caractere qu'ils ſe trouvent, attachez au char de la mere d'amour ; le tout repreſenté par le bouclier ou Parma, ayant toûjours toutes les armes de l'Amour, comme en trophée, avec un pigeon à coſté, & ce vers au-deſſus :

Subreptam & matri, Volucrem, bubone fugato.

C'eſt ainſi qu'on pretend que la Reine d'Eſpagne ayant joint les armes de l'amour, à

la bonne odeur de ses Lys, qui dénote parfaitement, ce que la Renommée avoit déja publié de ses vertus, & de ses grandes qualitez, a fait la conquête d'un cœur, qui seul estoit digne de la posseder; le tout representé par une targue, ou Parma, répandant une odeur agréable, ornée & & environnée, comme dessus, de toutes les armes de l'amour, placée dans un grand cœur, comme dans un Trône, porté sur le dos de deux lions, & appuyé contre deux tours, avec la colombe, ou pigeon

donné par l'amour, voltigeant au-dessus, & portant en son bec une couronne de laurier, avec ce vers :

Sic & odore suo, sic Parma triumphat amore.

On prétend ensuite qu'Apollon aprés avoir chanté luy-même jusqu'icy les loüanges de la targue, ou Parma, va dans ce qui suit declarer ses heureux destins, par les oracles qu'il va rendre, & qui doivent faire la plus glorieuse partie de son Triomphe, ce

qu'exprime le vers ſuivant écrit en groſſes Lettres ſur un cartouche attaché à une poutre du plancher comme tout ce qui a precedé, pour preparer les ſpectateurs à cette ſeconde partie du Triomphe.

Cantavit Parmam, jam vaticinetur Apollo.

Ce qui ſuit eſt en effet une Prophetie, s'agiſſant en partie de l'avenir, & un Oracle en ce qu'on y peut trouver pluſieurs ſens differens, comme il arrivoit toûjours à ceux qui

consultoient les Oracles, ce qui se voit par le vers suivant sur une targue, ou Ecu de Parme.

Hac se conjungunt Florentia lilia Parmâ.

Ce qui veut dire que des Lys florissans se joignent ensemble par le moyen de la targue, ou Parma, ou qu'elle va se joindre elle même aux Lys, ou que par elle, les Lys, Parme & Florence se joignent ensemble, ce qui est fondé sur ce qu'on prétend que la

Maiſon de Parme, c'eſt-à-dire la Reine, doit probablement heriter du Duché de Florence.

Outre cet avantage qu'Apollon promet par l'Oracle precedent, qui paroiſt deſigner le mariage du Roy d'Eſpagne, & de la Reine; l'Oracle qui ſuit en promet trois autres, par une eſpece d'Enigme representée par un bouclier myparti des Armes de Parme & de Grand Gonfalonier de l'Egliſe, couvrant en partie trois tiges de Lys, avec ce vers au-deſſus.

His erit Umbra, novum Tutamen, & Incrementum.

Parce que l'Umbrella signifie que la Reine aura tousjours ſous ſon ombre le Prince des Aſturies & les deux Infants; que de plus le bouclier par luy même eſtant le ſymbole de la précaution & de la ſeureté, marque le ſoin qu'Elle prendra de leur conſervation, & qu'Elle donnera de plus au Roy d'autres enfans dénotez par les ſix Lys de ſon écu, joints aux trois de celuy du Roy.

Ce qui ſuit eſt encore une Prophetie, un Oracle, & une Enigme toute enſemble, repreſentée par l'écu de Parme ou Parma, accolé avec celuy de France, & ce vers audeſſus.

Radici quàm pulchra dabunt tua lilia juncta.

Par où l'on doit entendre, que les Lys de la Maiſon de France eſtant les premiers qui ayent jamais parû, on doit les regarder comme l'origine, le tronc ou la racine de tous les

autres ; & que les Lys de Parme estant ainsi rejoints , & comme entez sur leur premiere souche , ou racine, ne peuvent manquer de produire les plus beaux rejettons du monde.

Et enfin cette premiere salle estoit terminée dans le bout par une armure dorée & damasquinée representant le Roy Philippes V. sur un Piedestal , accompagné de ses Gardes , avec un Manteau Royal de velours cramoisi doublé d'hermines ayant un Bâton de commandement dans

dans la main droite, & un Bouclier aux Armes de Parme, passé dans le bras gauche, avec ces mots Espagnols :

En braços del Rey valera varones.

Ce qui est encore un Oracle, en ce que cela se peut entendre en deux manieres, la premiere sur ce qu'un Roy aussi brave qu'est le Roy d'Espagne, se peut battre contre plusieurs, en se servant du bouclier pour parer ; & l'autre fait assez voir que la Reine

en doit avoir des Princes diſtinguez par leur merite & par leur valeur.

Il faut icy faire remarquer qu'avant que d'aller juſqu'à cette figure qui repreſentoit le Roy d'Eſpagne, il falloit traverſer la ſeconde Salle qui ſe croiſe avec la premiere, & que dans le milieu on y avoit preparé un marchepied couvert d'un tapis de Perſe, avec un fauteüil de damas cramoiſi, garni de grands galons d'or, pour que la Reine s'y puſt aſſeoir, en cas qu'elle fuſt fatiguée; qu'au deſſus de ce

fauteüil étoit un Soleil qui representoit le Roy d'Eſpagne, dont les rayons eſtoient figurez par des Armes blanches, & qu'entre ce Soleil & le fauteüil, il y avoit une Couronne d'or ſuſpenduë par des filets inviſibles avec cette legende au-deſſus.

Veni de Eridano
Veni coronaberis.

Comme ſi le Roy du haut de ſa gloire l'eût invitée luy-même à venir ſe repoſer dans ce fauteüil pour y eſtre cou-

ronnée, & la reponſe de la Reine au Roy étoit marquée par une autre legende au bas du marchepied qui contenoit ces mots:

Et à te quid volui ſuper terram.

Aprés cet Epiſode que l'attention qu'on devoit avoir pour la Reine, avoit donné lieu de placer en cet endroit, & qui eſtoit même neceſſaire par rapport à l'ouvrage pour ne pas ennuyer, ou fatiguer Sa Majeſté, & ceux qui avoient l'honneur de la ſuivre, par un

trop grand nombre de pensées de la même espece, & tousjours sur un même sujet ; Elle passa dans la premiere allée du bras de la Salle qui traverse à droite, ou du haut de l'arcade qui formoit l'entrée de cette allée pendoit cette legende :

Parmæ Fata dabit, jam facta reclusit Apollo.

En effet, les deux allées qui partagent ce bras, contenoient tout ce que les destinées promettoient de glorieux

& d'avantageux à la targue ou Parma ; repreſentant la Reine par pluſieurs autres prédictions, dont la premiere étoit :

Herculeas ultra tu, Parma ferere columnas.

Pour marquer que ſa renommée doit aller plus loin que les travaux d'Hercule en paſſant au-delà des colomnes qui les ont bornez.

Et d'autant que l'Amerique doit eſtre ſous la domination de la Reine, un autre Bouclier

aux Armes de Parme ſuivoit, avec ces mots :

Mundus te noſcet & alter.

On voyoit enſuite dans le fonds de cette allée, ſous un Soleil, dont les rayons ſont formez par des épées, un autre Ecu aux Armes de Parme, qui eſtoit entre deux lions, dont l'un fuit tout épouvanté ; & l'autre s'en approche en ſe baiſſant comme pour en lècher le bord ; avec ces deux vers François au deſſus :

Le Lion de la Flandre en fut
épouvanté,
Le Lion de l'Espagne en doit
estre enchanté.

Ce qui faisoit allusion d'un costé aux exploits d'Alexandre Farneze en Flandre, & de l'autre aux empressements des Espagnols que la Reine va gagner par ses charmes & par ses grandes qualitez.

En passant dans l'autre partie du premier bras de cette Salle qui forme une seconde allee, on voyoit aussi contre

la

la muraille, sous un autre Soleil, un autre Ecu aux Armes de Parme, posé sur deux Tours ou Chasteaux, avec ce vers au dessus.

Castrum pro Castro tibi reddit Iberia, duplex.

Ce qui fait allusion au Duché de Castro, que la Maison de Parme a tousjours souhaité passionnement de r'avoir, & aux deux Tours ou Châteaux qu'elle retrouve en devenant Reine d'Espagne.

Ensuite la gloire de la Rei-

ne ſembloit paſſer au delà de l'étenduë du monde entier, & monter juſques dans les Cieux, par les idées qu'ont fourny l'Ambaſſadeur de Perſe, & le Chaoux de la Porte, qui ſont venus à Marſeille préciſement dans le temps que Sa Majeſté y eſt arrivée, & dont le dernier doit inceſſamment s'en retourner à Conſtantinople.

Par rapport à celuy cy on a joint au Bouclier de Parme, ou Parma, repreſentant la Reine, le vers ſuivant :

Jamque volat, Lunæ, de te qui repleat orbem.

Ce qui fait allusion au Croissant des Ottomans, par lequel ils ont pretendu marquer qu'ils ne le prenoient pour armes & pour devise qu'en attendant, qu'estant maistres du monde entier leur Lune fût plaine : & par le vers cy dessus on fait voir, qu'elle va l'être en effet bientôt, mais que ce sera de la grande idée que cet Empire aura de la Reine, par le recit que ce Chaoux en doit faire à son retour.

Quant à ce qui regarde l'Ambassadeur de Perse, son entrée à Marseille a donné

lieu à la Devise suivante qui fait la derniere des predictions d'Apollon sur les destinées du Bouclier, ou Ecu de Parme, & qui est representée par l'Aurore, ou Soleil levant, dont un rayon venant reflêchir sur les Armes de Parme, dont le champ est dor, en reçoit un nouvel éclat, comme l'Ambassadeur en salüant la Reine lorsqu'il passa sous ses fenêtres, ce qui est exprimé par le vers suivant:

Ex te luce novâ Radius splendescit Eous.

La Reine passa ensuite dans l'autre bras de la gallerie qui traverse la premiere, & qui fait une seule Salle tres-belle & tres large, où les allusions & les mysteres se decouvroient, & où devoit s'accomplir le triomphe de la Targue, ou Parma, dans toute sa pompe.

Pour cet effet toutes les Nations dont la Reine entend les Langues, s'estoient empressées de s'y trouver pour luy ériger une statuë sous la figure de Minerve, & luy donner chacune un éloge particu-

lier ; & le Monde entier y estoit, en ce qu'on y voyoit les 4. Parties qui le composent, placées chacune dans son rang, & qui s'exprimoient par des sentiments & des mouvements tous differents, qui tous augmentoient également la gloire du triomphe ; & le Soleil luy-même y paroissoit dans tout son éclat pour autoriser & donner lieu aux éloges des six Langues ou Nations connuës de la Reine.

On trouvoit d'abord dans cette Salle en se tournant une grande pyramide entre deux

arcades, toute composée de pointes d'épées qui faisoit un effet surprenant, par la beauté de sa structure & par son éclat, & au-dessus estoit l'Ecu de Parme au champ d'or, qui brilloit encore d'avantage, ayant des pointes de bayonnettes qui luy formoient comme autant de rayons; avec ces deux vers François:

Elle brille au plus haut, & les traits de l'envie,
Ne font icy que blanchir & l'orner.

Ce qu'on devoit regarder, comme une diſpoſition prochaine à ſon triomphe.

On voyoit enſuite dans le milieu de cette grande ſalle, un grand Piedeſtal à ſix côtez avec une grande figure au-deſſus repreſentant la Reine comme une Minerve richement veſtuë & de la maniere qu'on la dépeint, ayant une demy pique à la main droite, & au bras gauche un bouclier, ou Parma, aux armes de Parme, au lieu de celuy de Meduſe avec un voile ſur la tête qui luy couvroit tout le viſa-

ge : au-dessus de cette figure estoit un soleil magnifique dont les rayons estoient formez de pointes d'épées & de hallebardes, d'une grandeur extraordinaire representant le Roy, & le tout ensemble formoit un sujet qui donnoit lieu à six differentes inscriptions pour autant de differens rapports, que cette disposition prise tout ensemble, ou par parties pouvoit avoir avec la Reine, & qui s'expliquoit par les six differentes langues qu'Elle sçait.

Celle qui se presentoit

d'abord en face estoit Latine & estoit exprimée par ces mots :

Electa ut sol , terribilis ut castrorum acies ordinata.

Ce qui s'explique assez par luy même , cette figure estant environnée d'armes placées dans un grand ordre sous un soleil representant le Roy.

Pour en faire ensuite plus particulierement l'allusion avecla Reine , la seconde inscription qui estoit en François faisoit voir que le titre d'*Electa*

ut sol, luy convenoit parfaitement par ces deux vers:

Comme luy nous l'avons choisie,
Pour estre icy l'objet de nos respects.

Et pour faire voir que la comparaison qu'on en faisoit avec la crainte qu'inspire l'éclat des armes d'une Armée rangée en bataille luy convenoit pareillement, suivant l'idée qu'on doit avoir d'une jeune Princesse qui dés ses plus tendres années fait son plus grand plaisir de la chasse &

d'estre à cheval, faute d'avoir d'autres occasions de signaler son courage, & de marquer son inclination pour les armes, l'Espagnol l'expliquoit par cette inscription :

No Nacio
En el tiempo
De las Amazonas
Porque
A su coraçon Varonil
Le era devido
Reinar sobre los hombres
Y tales.

La quatriéme inscription, & qui estoit en idiome Par-

mezan, ou Plaisantin faisoit voir que les Etats de Parme estant situez sur le Pô, autrefois l'Eridan, où Phaëton fut precipité, on pouvoit dire que ce Fleuve rendoit au Soleil, une fille sage & prudente au lieu d'un fils présomptueux, temeraire ; la Reine devenant la petite fille du Roy representé par le soleil, ce qui estoit exprimé par ces mots:

In cambi
D'un fiol temerer
Al Pò
Ghe rend
Una Fiola prudenta.

La cinquieme faisoit voir en Italien, que de cette maniere on pouvoit dire aussi, que le Soleil avoit produit, de même que Jupiter une Minerve sortie de sa tête, attendu que l'on sçait que c'est le Roy luy même qui aprés avoir parcouru dans son idée toutes les Cours de l'Europe pour examiner & peser qu'elle pouvoit estre la Princesse qui conviendroit le mieux au Roy son petit fils, avoit choisi la Princesse de Parme; ce qui se voit par ces mots:

Ecosi si vede
Una nueva Minerva
Uscita
Dal capo del sole.

Et la sixiéme inscription faisoit voir que si Elle n'est pas veritablement la Déesse Minerve que les Payens ont adorée, Elle en possede si parfaitement les grandes qualitez & les rares talens, qu'Elle en est la veritable & la plus parfaite ressemblance, tel qu'estoit autrefois le Palladium venu du Ciel, que les Troyens gardoient soigneusement dans

leur Temple, parce que leurs destins en dépendoient, & que tant qu'ils l'auroient ils devoient estre victorieux de leurs ennemis, & leur Ville devoit toûjours estre imprenable ; ce qui faisoit dire à l'Allemand qui souhaitoit passionnement de l'avoir, & qui sçait ce qu'il perd.

Glugselig ist
Spanien
Van se sich
Erhalen Ran
in Seinem
Palladium.

Ce

Ce qui veut dire en Latin :

Palladium felix si servet Iberia tantum.

Et en bon François que les Espagnols seront heureux & victorieux, de tous leurs ennemis, tant qu'ils sçauront conserver la grande Reine que le Ciel vient de leur donner.

Il reste à faire voir que si on avoit couvert d'un voile en broderie le visage de la figure qui estoit sur le Piedestal, c'estoit parce que dans

la necessité, où l'on avoit esté, faute de temps pour faire une figure exprés, de se servir d'une personne ordinaire, par rapport seulement à sa taille pour representer la Reine, comme une Minerve, il n'estoit pas permis de la faire à découvert, par le respect qu'on devoit à Sa Majesté; outre qu'on s'estoit servy de cette raison pour avoir occasion de dire qu'outre les grandes qualitez de la Reine, Sa Majesté a de plus le talent de sçavoir parfaitement bien peindre; ce qui s'expliquoit

par ces deux vers François écrits ſur le Marchepied de la figure :

Seule elle peut ſe peindre & ſe repreſenter
Et toute autre doit ſe cacher.

Enfin pour terminer le triomphe du bouclier, ou Parma, il y avoit dans le fonds de cette grande Salle un magnifique trophée, qui en tenoit toute la largeur, au milieu duquel eſtoient deux grandes figures qui repréſentoient les deux Rois de France & d'Eſpagne, & qui élevoient cha-

cun d'une main un bouclier, ou Parma, aux Armes de Parme, avec ces deux vers François au-dessous :

Elle reçoit aujourd'huy de nos Rois
Ce que pour eux elle a fait autrefois.

Sur quoy il n'est pas necessaire de donner aucune explication, puis qu'il n'y a personne qui ne sçache qu'autrefois les Rois de France, pour estre reconnus, estoient élevez sur un bouclier, au lieu qu'en cette occasion ce sont nos Rois qui élevent eux-

mêmes le bouclier.

Pour finir encore mieux ce triomphe on avoit placé à diſtances égales & vis-à-vis les uns des autres quatre grands cartouches attachez au haut des armes qui ſont rangées dans cette ſalle, dans le premier deſquels eſtoit écrit :

L'Europe l'admire.

Dans le ſecond.

L'Aſie la ſuit. *

* Un Ambaſſadeur de Perſe, & un Chaoux du Grand-Seigneur, aprés avoir fait leur quarantaine, ſont effectivement entrez dans Marſeille le lendemain de l'arrivée de la Reine.

Dans le troisiéme.

L'Afrique en soupire.

Dans le quatriéme.

L'Amerique obéit.

Au-dessus du grand trophée il y avoit un cinquiéme cartouche où estoit écrit :

Le Triomphe est parfait.

Il semble qu'aprés ces quatre mots il n'y avoit plus rien à dire davantage, mais pour suppléer à une acclamation publi-

que, que dans un ſpectacle ſemblable, la preſence de la Reine auroit tiré du cœur pour la mettre dans la bouche de tous ceux qui avoient l'honneur de la ſuivre, s'ils n'avoient point apprehendé par là de luy manquer de reſpect, on avoit mis une legende au deſſus d'un ſoleil qui occupoit le fonds de la ſalle derriere le grand trophée, où eſtoit écrit.

Rien n'eſt plus grand ſous le ſoleil,
Et l'on n'a rien veu de pareil.

Comme on vit que la Reine venoit un peu trop tard, & qu'on craignit qu'au deffaut du jour elle ne pût bien voir la ſalle darmes, on eût ſoin d'avoir une vingtaine de flambeaux de cire blanche, qui eſtoient portez par autant d'Ecrivains du Roy qui marchoient devant Elle, ce qui fit qu'elle vit cette ſalle, & tout ce qu'on y avoit fait pour Elle, auſſi clairement que ſi elle eut été en plein jour, ſans eſtre offuſquée ni incommodée, comme Elle auroit pû l'eſtre par l'odeur & la fumée de quelqu'autre

qu'autre illumination qu'on auroit pû luy faire dans cette salle.

M. Arnoul avoit eû soin de prier M. le Chevalier de Rancé, premier Chef d'Escadre des Galeres, & qui les commande à Marseille, de faire faire un détachement d'autant de soldats qu'il en falloit, pour border les deux hayes, entre lesquelles elle auroit à passer, depuis le grand pavillon de l'horloge de l'Arcenal jusques à l'entrée de la cour, que la Reine avoit à traverser pour aller à la salle d'armes, & dans

cette cour ſe trouverent les Gardes de l'Etendart, ayant à leur tête M. le Chevalier de Rouſſet qui les commande. Sa Majeſté ſçachant que cette Compagnie eſt toute compoſée de Gentilshommes, la pluſpart Chevaliers de Malte & tous en bon ordre, Elle fit arrêter ſa chaiſe pour les conſiderer, & M. le Chevalier de Rouſſet la ſalua de l'Eſponton, de même que les Officiers de la Compagnie, comme avoient fait auparavant, ceux qui commandoient les Détachemens des Troupes des Ga-

leres; & M. le Chevalier de Rousset estoit prêt à faire faire l'exercice à la Compagnie, lorsqu'Elle le fit appeller pour luy dire qu'il estoit trop tard.

Elle vint mettre ensuite pied à terre pour monter à la Salle d'Armes, au bas de l'escalier où estoient M. le Chevalier de Rancé à la tête de Messieurs les Officiers Generaux, les Capitaines, & autres Officiers des Galeres, qui n'avoient pas esté detachez, & M. Arnoul y estoit pareillement, de même que Madame Arnoul habillée & coiffée de

la maniere qui convenoit en pareille occasion, avec une grande partie des Dames les plus qualifiées du corps des Galeres, & de la Ville pour recevoir Sa Majesté, la suivre, & luy faire leur cour.

Lorsque la Reine entra dans la Salle d'Armes & lorsqu'elle en sortit, on luy tira deux cent boëtes de l'Arcenal, & pendant tout le temps qu'elle y fût, les trompettes & les violons qui avoient esté postez dans des lieux où ils pouvoient estre entendus sans incommoder ne cesserent point de joüer.

Quand Sa Majesté eut veu la Salle d'Armes Elle passa dans la Maison du Roy par une porte qui y communique, & se trouva d'abord dans un grand appartement composé de cinq pieces, toutes preparées pour Elle, dans la plus grande desquelles, il y avoit un magnifique canapée sous un dais, pour qu'Elle pût s'y reposer en cas qu'Elle se trouva fatiguée avant que d'entrer dans une grande salle qui est jointe à cet appartement où estoit de plus un grand Theâtre, & un Orqueste, le tout

preparé pour luy donner le divertiſſement de trois differentes Pieces, ſçavoir le Prologue de Phaëton, le Medecin malgré luy de M. de Moliere, & la Chaſſe d'Enée & Didon de M. Campra, qui eſtoit chargé en partie de l'execution de cette fête.

Elle entra d'abord dans cette ſalle ſans s'arreſter dans l'appartement, & Elle y trouva dans le milieu ſur un marchepied couvert d'un grand tapis de Perſe, un fauteüil de damas cramoiſi garny de galons d'or, ſous un dais de

ſemblable damas & garni de même de galons d'or & de grandes crepines. Ce fauteüil eſtoit couvert d'une grande toilette de velours cramoiſi, garni de mêmes franges & de galons d'or.

Sa Majeſté eſtoit menée par M. le Marquis de Los Balbazés chargé par le Roy d'Eſpagne de ſa conduite dans tout le voyage, & Elle eſtoit accompagnée de Madame la Princeſſe de Piombino, de Madame la Princeſſe Pio, de Madame la Comteſſe de Somaglio, & des autres Dames

de ſa Cour.

Quand Sa Majeſté voulut s'aſſeoir, on découvrit le fauteüil & la toilette fut miſe devant Elle ſur le tapis, au bas d'un grand carreau de velours cramoiſi garni de galons d'or qui devoit eſtre ſous ſes pieds. Elle avoit à ſa droite Madame la Princeſſe de Piombino, & Madame la Princeſſe Pio à ſa gauche ſur des tabourets poſez ſur le tapis du marchepied; & derriere ſur de pareils tabourets poſez auſſi ſur le tapis Madame la Comteſſe de Somaglio, & M. le Marquis de

Los Balbazés, tout le reste de la salle estoit garni de petits placets où Elle voulut bien permettre que les Dames fussent assises pour le spectacle : ces placets estoient derriere son dais avec quelques uns par les côtez ; mais éloignez.

On avoit preparé proche de cette salle la collation de la Reine, croyant qu'Elle se feroit servir dans le temps du spectacle ; mais Elle voulut attendre qu'il fut fini.

Sa Majesté repassa ensuite dans l'appartement qui luy avoit esté preparé ; & Elle s'ar-

reſta dans la chambre où eſtoit le dais avec le grand canapée ou Elle s'aſſit pour faire collation.

Cette collation eſtoit composée de 28. grandes corbeilles de patiſſerie, de confitures ſéches, de fruits cruds ſans mêlange & de ſecs, le tout en piramide ; elle fut apportée par les Commiſſaires des Galeres, qui de main en main les remettoient à M. Arnoul, de qui les Officiers de la Reine les recevoient, pour les preſenter à Sa Majeſté, & toutes les corbeilles paſſerent ainſi des

vant Elle, ensuite aux Dames de sa Cour, & successivement aux autres Dames, aux Gentilhommes de sa suite, & aux Officiers & autres Gentilhommes de la Ville, dont toute la chambre estoit remplie, & peu de temps aprés Sa Majesté se retira.

Elle devoit aller en sortant de l'Intendance, à la Maison de Ville, pour y voir l'illumination des Galeres qu'elle avoit agrée pour ce même soir, & elle en auroit vû tout l'effet de la maniere que M. de Rancé avoit fait ranger les Gale-

res ; mais comme il étoit tard Elle aima mieux retourner chez elle, & quant au Salut Royal qu'on luy devoit, M. de Rancé le luy avoit fait faire le jour precedent.

Pendant le temps que Sa Majesté a resté à Marseille, M. le Marquis de Los Balbazés, M. le Duc de Caste son fils, M. le Marquis de Grille, & les autres Seigneurs les plus qualifiez de sa Cour firent l'honneur à M. Arnoul de dîner chez luy le premier jour, le jour suivant ils dînerent chez M. le Chevalier de Rancé,

& le troisiéme chez M. le Bailly de la Pailletrie, & en general chacun a fait tout ce qu'il a pû pour marquer son respect & son attachement pour la Reine, de même que la consideration qui estoit dûë à ces Seigneurs, avec beaucoup d'empressement pour tâcher d'être de quelqu'agrement ou de quelque utilité à toutes les personnes de sa Maison.

On vient d'apprendre dans la Relation precedente l'arrivée d'un Chaoux du Grand-Seigneur, & d'un Ambassadeur de Perse à Marseille, dont

l'un eſt retourné à la Porte, & l'autre eſt ſur le point de ſe rendre icy ; en attendant ſa perſonne, & des nouvelles de ſon pays, je vais vous donner, Meſſieurs, la plus fraîche & la meilleure deſcription qu'on ait jamais receu du Serrail de Conſtantinople.

TRADUCTION d'une deſcription du Harem, *ou de l'Appartement des Femmes du Grand-Seigneur.*

Dans le *Harem* où ſont renfermées les femmes du Grand-

Seigneur, il y a trois principaux appartements, outre celuy de ce Prince. Le premier est celuy de la *Sultane Validé*, ou Reine Mere. Le second celuy de la *Sultane Hasseki*, ou Reine ; & le troisiéme celuy de la *Kiaya Kadin*, ou Sur-Intendante des filles. La *Kiaya Kadin* a jurisdiction sur toutes les filles esclaves du Serrail; c'est elle aussi qui commande aux quarante *Boula*. Les *Boula* sont des filles âgées qui ont soin de faire le lit du Grand-Seigneur, & de le servir quand il est dans l'appartement des

femmes ; elles ſont ſur le même pied que les quarante Pages de la premiere chambre, qui ſervent le Grand Seigneur quand il eſt hors du *Harem*. Dix de ces Boula font garde pendant la nuit à la porte de la chambre où le Grand Seigneur couche. Ces *Boula* deviennent par droit d'ancienneté *Hazinedar Ousta*, ou Treſorieres, & enſuite *Kiaya Kadin*. La dignité de *Kiaya Kadin* eſt la premiere : ſi quelque fille veut repreſenter quelque choſe au Grand Seigneur, elle s'adreſſe à cette Sur-Intendante,

te, & celle cy le fait sçavoir à ce Prince, parce qu'il n'y a qu'elle, & les quarante *Boula* qui ayent un libre accés auprés de la personne du Grand-Seigneur, aussi bien que la *Sultane Hasseki*, & les quatre premieres *Kadins* ou Dames. La *Kiaya Kadin* a la direction de toutes les filles qui sont destinées pour les plaisirs du Grand-Seigneur; il y en a une centaine. Celles qui ont eu le bonheur de plaire à ce Prince s'appellent *Odaliques*, c'est-à-dire, filles de la chambre; & si le Grand-Seigneur deman-

de quelqu'autre fille qui n'ait pas encore esté *Odalique*, c'est la *Kiaya Kadin* qui l'introduit, aprés qu'elle en a eu la permission de la *Sultane Validé*. Ces Princes ont cette déference pour leurs meres.

La *Sultane Hasseki*, ou Reine, est toûjours celle qui a eu la premiere un enfant mâle; elle porte une Couronne d'or sur sa tête. Elle & les quatre premieres Dames qui ont eu des enfans mâles, ou des filles, ont toutes leurs appartemens, leurs cuisines, & offices à part; elles ont des Eunuques pour

les servir dans le Serrail, & pour les affaires du dehors elles ont un Agent & des *Baltagis* * du vieux Serrail * qui leurs sont affectez. Elles vont auprés du Grand Seigneur quand elles veulent, sans que la *Kiaya Kadin* en prenne connoissance, & si ce Prince veut aller chez elles, il les fait seulement avertir par une des *Boula*, & alors elles se preparent, & vont au devant de luy, baisent la

* Ce sont ceux qui hors du Serrail executent les commissions des Princes, des femmes, & des Eunuques.

* Palais où on relegue les femmes du Grand-Seigneur aprés sa mort.

terre quand elles ſont en ſa preſence, le prennent enſuite ſous les bras, & le conduiſent dans leur chambre; tant que ce Prince reſte avec ces Dames, ni la *Kiaya Kadin*, ni aucune *Boula* ne peut entrer ſans qu'il ne les appelle.

On aſſigne à la *Sultane Haſſeki* pour appanage certains fonds de terre qui rendent environ quarante, ou cinquante *Yuk* ou charges d'argent; chaque charge vaut deux mille cinq cent livres, on luy donne encore une perſonne de probité, & de conſideration

pour Agent, qui a soin des affaires au dehors, & des appanages, & qui en rend compte au premier Eunuque, & celuy cy à la Sultane *Hasseki*. Celuy qui porte les ordres à l'Agent aprés les avoir receu du premier Eunuque, est le *Baltagi*, qui est *Kahuegi*, ou faiseur du caffé de la Sultane.

On doit observer qu'il n'y a qu'une Sultane *Haß ki*, qui comme j'ay dit est toûjours celle qui accouche la premiere d'un enfant mâle; que si on ne luy donne point la Couronne, on ne luy fait

point sa Maison, on ne l'appelle que *Bache Kadin*, premiere Dame, & les autres Dames *Odaliques*, qui ont ensuite des enfans, sont appellées la seconde Dame, la troisiéme Dame, & cela jusqu'à la neuviéme; parce que c'est la coûtume qu'il peut y en avoir jusqu'à neuf; mais elles n'ont ni Maisons à part, ni Appanages; on leur assigne seulement un certain nombre de plats de la cuisine Imperiale, on leur donne un ou deux Eunuques pour les servir au dedans, & quelques *Baltagis*,

pour les servir au dehors du Serrail ; & outre les dépenses tant pour leurs personnes que pour celle des Princes ou Princesses leurs enfans , le Grand Seigneur leur donne une dizaine de bourses , c'est-à-dire quinze mille livres pour leurs menus plaisirs.

Si parmi ces Dames qui ont eu des enfans mâles, il y en a quelqu'une que le Grand Seigneur honore d'une bienveillance particuliere , ce Prince luy donne pour Appanage un fonds de terre suffisant à faire environ quinze ou vingt char-

ges d'argent.

Il n'en eſt pas de même à l'égard de la *Sultane Validé*, dés que le Prince ſon fils eſt ſur le Trône, elle a en qualité de Reine Mere, ſa Maiſon en particulier, elle a de gros Appanages, elle a un Agent au dehors; & quand elle ordonne au Grand-Viſir de faire quelque choſe, ce premier Miniſtre le repreſente au Grand Seigneur, qui donne auſſitoſt ſon conſentement par écrit : ſi le Grand Seigneur vient à mourir, & que ſon fils monte ſur le Trône, la

Sultane

Sultane Validé, comme grand'-mere a toûjours les mêmes honneurs ; mais elle ne se mêle plus des affaires, & la mere du Prince n'est que la seconde en dignitez, elle a pourtant une maison à part & les mêmes Officiers que la grand'mere : si la grand'mere meurt, la Reine devient absoluë, & si elle vient à mourir, la *Kiaya Kadin* prend sa place dans les affaires qui regardent seulement l'appartement des femmes ; sans se mêler des affaires du dehors.

Quand le Grand-Seigneur meurt, s'il n'a point de fils

pour luy ſucceder, ou que celuy qu'il a, ſoit trop jeune pour regner, on met ſur le Thrône le frere du Grand-Seigneur, ou un autre Prince, & alors la mere de ce Prince devient *Sultane Validé*, & on envoye au vieux Serrail la *Sultane Validé* du Prince mort, & elle y demeure juſqu'à ſa mort ſans pouvoir ſe marier; mais ſi le fils d'une Sultane *Haſſeki*, ou d'une autre Dame *Odalique*, vient à mourir pendant que le Grand-Seigneur ſon pere eſt en vie, la mere du Prince ne reſte

point dans le Serrail, aprés la mort du Grand Seigneur, on la marie à quelque Visir, ou on l'envoye au vieux Serrail.

A l'égard des Dames *Odaliques* qui n'ont eu que des filles, on les marie quelquefois quand même leurs filles sont encore en vie, & du vivant même du Grand Seigneur; cela se pratique de même à l'égard des Dames *Odaliques* qui n'ont point eu d'enfans: mais pour celles qui ont eu des enfans mâles, on ne les marie point, tant que leurs fils sont

en vie, on les envoye au vieux Serrail. Dés que le Grand-Seigneur vient à mourir, ſi un de ces Princes par ſucceſſion de temps, devient Grand-Seigneur, alors la mere de ce Prince revient dans le Serrail en qualité de Sultane Validé.

La *Sultane Validé* a plus de cent filles eſclaves pour la ſervir. La premiere eſt la *Hazinedar Ouſta*, ou Treſoriere; & la ſeconde *Kontongi Boula*, qui eſt celle qui eſt chargée de la caſſette aux bijoux; elle a deux cuiſines, l'une dans l'appartement des femmes, & l'autre au dehors; elle a trente ou

quarante Eunuques, dont le chef s'appelle *Bacha Aga*, ou premier *Aga*, ce ſont ceux qui ont ſoin des emplettes, & des affaires de toutes les eſclaves : outre ce premier *Aga*, il y en a encore deux autres qu'on appelle ſecond & troiſiéme *Aga*, & ces trois *Aga* commandent les autres Eunuques. Tous les Eunuques ſont eſclaves : quand ils ſont vieux on leur donne la liberté, & on les envoye au Caire, en leur donnant une paye par jour depuis trente Paras * juſ-

* Un Paras vaut 18. deniers de France.

qu'à cent cinquante.

La Maiſon de la *Sultane Haſſeki* eſt compoſée de la même maniere que celle de la *Sultane Validé* Il y a environ ſix cent filles eſclaves dans l'appartement des femmes ; les unes deſtinées pour le Grand-Seigneur, & les autres pour le ſervice de la *Sultane Validé* : pour celuy de la *Sultane Haſſeki*, & des autres Dames, quand elles ont ſervy long temps, on les marie quelquefois à des *Agas*, ou à des Secretaires de la Porte ; mais la *Kiaya Radin*, & la *Hazinedar Boula* ou Tre-

foriere du Grand-Seigneur, reſtent juſqu'à leur mort dans le Serrail.

Il y a trois ou quatre cent Eunuques noirs qui ſervent dans l'appartement des femmes ; leur chef s'appelle *Kizlar Aga.* Celuy-cy les commande tous, & ſon pouvoir eſt grand tant au dedans qu'au dehors, il eſt toûjours auprés de la perſonne du Grand-Seigneur, & on peut dire que ce Prince n'a pas moins d'égard pour luy, que pour le Grand-Viſir.

Tous les *Telhis* ou *Suppli-*

ques & repreſentations que le Grand-Viſir ou les autres Viſirs veulent faire au Grand-Seigneur, paſſent par les mains du *Kiſlar-Aga*, & on ne peut faire aucun preſent au Prince, ni luy faire ſçavoir la moindre choſe, ni avoir aucune réponſe de luy ſans ſa permiſſion, & particulierement quand le Grand-Seigneur eſt dans l'appartement des femmes, & ſuppoſé que le *Kiſlar-Aga* eût des affaires, il envoye à ſa place le *Hazinedar*, ou Treſorier qui eſt auſſi unEunuque noir, ou un des dix huit Eu-

nuques qu'on appelle *Favoris*, & enſuite ils luy viennent rendre compte de ce que le Grand-Seigneur a répondu. Le *Kiſlar-Aga* eſt au-deſſus des autres Viſirs, c'eſt pour cela que dans les marches publiques ſon cheval a des chaînes d'or au col, comme celuy du Grand-Seigneur & du Grand-Viſir; les chevaux des autres Viſirs n'ont que des chaînes d'argent; il porte auſſi les jours de ceremonie la veſte de ſatin blanc fourée de Martre Zibeline, comme le Grand-Vizir; les autres Viſirs la portent

rouge, ou verte.

Enfin cet Officier eſt toûjours auprés du Grand Seigneur, quand il eſt dans le *Harem*, ou au dehors, ſoit qu'il monte à cheval pour aller à la promenade, ou que quelqu'un le traite; il a accés auprés du Grand-Seigneur en quelqu'endroit qu'il ſoit, à moins qu'il ne fût ſeul auprés de la *Sultane-Validé*, de la *Sultane-Haſſeki*, ou de quelqu'autre Dame *Odalique*, alors il n'entre pas par reſpect, & quand même il auroit un *Telbis* du Grand-Viſir, il n'entre

point à moins qu'il ne ſoit appellé, au lieu que le *Hazinedar* & les autres Eunuques favoris ne vont auprés de ce Prince que quand ils ſont appellez, ou quand le *Kiſlar Aga* les envoye pour luy dire quelque choſe. C'eſt luy qui a les clefs des portes du *Harem*, & les Eunuques de garde luy portent les clefs, aprés qu'ils les ont fermées, & le matin ils reprennent les clefs pour les ouvrir : ſi le Grand Seigneur veut ſortir pendant la nuit, les Eunuques de garde avertiſſent le *Kiſlar-Aga*, & alors

il va luy-même ouvrir la porte.

Toutes les nuits il y a quarante Eunuques de garde avec deux favoris à la porte des appartemens, & au dehors des murailles du costé des jardins; il y a toutes les nuits quatre ou cinq cent *Bostangis* * qui font la garde, & les uns, & les autres sont tous armez; le *Kislar-Aga* fait quelquefois la ronde pendant la nuit, & s'il trouve quelqu'un des Gar-

* Ce sont les Jardiniers qui composent ce Corps, dont le Bostangis-Bachi est le Chef.

des endormi, ou qui ne ſoit point en ſon poſte, le lendemain il luy fait donner cinq cent coups de bâtons ſur la plante des pieds, & l'envoye au vieux Serrail.

L'appartement] du *Kiſlar-Aga* eſt auprés de la porte de l'appartement des femmes, il y a environ cent Eunuques, & cent *Baltagis* à ſon ſervice, les uns pour le ſervir en dedans, & les autres au dehors; il y a auſſi une cuiſine au dehors, & des Officiers juſqu'au nombre de cent cinquante perſonnes, ils dependent pour-

tant du Chef de la cuisine Imperiale, & c'est le *Kislargi Bachi* ou Chef de la chambre de l'Office du Grand-Seigneur qui est leur Sur-Intendant; ils portent tous des bonnets blancs faits en pain de sucre, excepté que le bout est rond. La *Sultane Validé*, la *Sultane-Hasseki*, & les autres Dames *Odaliques* ont un certain nombre de plats de la cuisine du Grand Seigneur; mais cela est pour les filles qui sont à leur service, car elles ne mangent que ce qui leur est preparé dans les cuisines qu'elles ont dans

leurs appartements. Les viandes pour le reste des filles & des Eunuques sont preparées dans la cuisine du *Kislar-Aga.*

Les *Baltagis* du vieux Serrail composent un Corps d'environ quatre cens hommes ; ils ont pour leur Chef le *Baltagilar Kiayassi* , qui les punit quand ils font quelques fautes. Il porte une ceinture large de brocard d'or , & le bonnet de feutre jaune pointu , & qui est un peu plus grand qu'un grand pain de sucre ; les *Baltagis* portent aussi de semblables bonnets de feutre jaune,

ils ſervent les femmes du Serrail du Grand-Seigneur, & celles qui ſont dans le vieux Serrail. Ce ſont eux qui font toutes les emplettes & les commiſſions au dehors; ils dependent du *Kiſlar-Aga.*

Quand les femmes du Grand-Seigneur ſont en marche pour aller d'un lieu à un autre, ils marchent à pied au tour des caroſſes avec leurs épées, les Eunuques ſont à cheval auſſi armez, & marchent devant & derriere les caroſſes; il y a auſſi bon nombre de *Boſtangis*, qui marchent

un

un peu éloignez, & conduiſent de cette maniere les femmes d'un gîte à l'autre.

Les *Baltagis*, ont ſoin de charger & décharger le bagage.

On fait le caffé de la *Sultane Validé*, de la *Sultane Haßeki*, de la *Bache Kadin*, de la *Kiaya Kadin*, & du *Kiſlar Aga*, au dehors ou à des chambres particulieres pour cela deſſervies par vingt ou trente *Baltagis*, & chacunes de ces chambres a un chef qui eſt un ancien *Baltagi*, qu'on appelle *Kahuegi Bachi*.

Ces faiſeurs de caffé ſont eſtimez parmi le corps des *Baltagis*, & quand ils ſortent de-là on leur donne des employs conſiderables ou de bons *Ziamets* *, ou on les fait *Capigis - Bachis*.

Le Secretaire du *Kiſlar-Aga* eſt auſſi eſtimé, on l'appelle *Yazigi Effendi*, il eſt quelque fois chargé des ordres du Grand-Seigneur pour le Grand Viſir, & il va toûjours auprés de ce premier Miniſtre pour les affaires du *Kiſlar Aga*. Ce Secretaire eſt pourtant au deſſous du *Baltagis Kiayaſſi*.

* Fonds de terre.

& porte un bonnet de feutre jaune, comme celuy de ces Officiers; mais dans les voyages ils portent tous des bonnets de draps rouges comme ceux des *Bostangis*; c'est le *Baltagi Larkiayassi* qui porte ordinairement les *Haticherifs*, ou ordres du Grand Seigneur tant par écrit que de bouche au Grand Visir, aux autres Visirs, & au *Moufti*: quand il a servi long-temps, on le fait *Capigi Bachi*, ou on luy donne quelqu'autre employ considerable.

Les *Baltagis* peuvent deve-

nir *Sphais*, ou Cavaliers avec dix-huit aſpres * de paye par jour ; ou bien *Chaoux* ; c'eſt-à dire Huiſſier.

Autrefois quand les fils des Grands Seigneurs eſtoient devenus grands on leur donnoit des Provinces à gouverner, & on leur donnoit un Viſir ſage & prudent pour *Kiaya* ou Lieutenant ; ces Princes apprenoient par là les affaires du monde, & quand le Grand Seigneur venoit à mourir, les Officiers de la Porte,

* Un Aſpre vaut dix-huit deniers de France.

tous les Chefs des Corps des Milices, & tous les Docteurs de la Loy en donnoient avis au Prince aîné, & à son arrivée on l'installoit à la place du Grand-Seigneur son pere. Dés qu'il avoit l'autorité en main il faisoit revenir ses freres, & les mettoit dans les prisons qui sont destinées pour ces Princes, & qui sont dans l'appartement des femmes, & on leur donnoit pour les servir quelques vieilles *Boula*, & quelques Eunuques noirs avec tout ce qu'il leur faut pour leur nourriture & leur entre-

tien, & ils demeuroient enfermez jusqu'à ce que leur rang d'être Empereur, vint, ou que la mort les delivrât: & si quelqu'un de ces Princes ne venoit point se remettre en prison, on le poursuivoit jusqu'à ce qu'on le prit, & on le faisoit ensuite mourir. Aujourd'huy il n'en est pas de même, pendant que le Grand-Seigneur leur pere est vivant, ils sont élevez auprés de luy, & quand il meurt on met sur le Trône le premier né, & ses autres freres dans les prisons qui sont dans l'appartement

des femmes ſous la garde de la *Sultane Validé*, & cela ſe fait de l'avis de tous les principaux Officiers de l'Empire, & ils prennent une declaration par écrit de cette Princeſſe, comme il ne ſera fait aucun tort à ces Princes. On donne auſſi à ces Princes quelques vieilles *Boula*, & quelques Eunuques pour les ſervir dans leurs priſons, & quelques *Baltagis* pour les ſervir au dehors.

A l'égard des Sultanes ou filles des Grands-Seigneurs, c'eſt l'ordinaire qu'on les marie environ à l'âge de

ſept ans, à quelque Viſir qui ne ſoit point marié; quelques jours aprés que le mariage a été celebré, on conduit en cérémonie cette Princeſſe avec ſa dot; & ſon trouſſeau chez ſon Epoux; on luy donne auſſi trente ou quarante filles, & une vingtaine d'Eunuques noirs pour la ſervir. Le Grand-Viſir, les Viſirs de route, tous les principaux Docteurs de la Loy & generalement tous les principaux Officiers de la Porte marchent à cheval au-devant des Caroſſes de la Princeſſe, le

Kiſlar-

Kiſlar-Aga & quelques Eunuques favoris le précedent ; Quand la Princeſſe eſt arrivée chez ſon Epoux, le *Kiſlar-Aga* la luy remet entre les mains, & luy la conduit dans ſon appartement, & la remet entre les mains de ſa *Kiaya-Kadin*, de ſa nourrice, & de ſes gouvernantes, il ſort enſuite de l'appartement de la Princeſſe, & traite tous les principaux Officiers qui l'ont accompagné ; aprés le repas il donne au Grand Viſir, au *Kiſlar-Aga*, au *Moufty*, aux deux *Kadileskers*, au *Cadi* de

Conſtantinople, & à tous les les Viſirs de route à chacun une fourrure de martre zibline; il en donne à tous les autres principaux Officiers de la *Caſtanie*; il donne auſſi des fourrures de martre zibline aux Eunuques favoris qui ont accompagné le *Kiſlar-Aga*, & diſtribuë de l'argent à tous les autres chacun ſuivant ſa qualité, & aprés que le Grand-Viſir, le *Kiſlar-Aga*, les autres Viſirs, les Docteurs de la Loy ont felicité le nouveau marié, chacun ſe retire chez ſoy. Le lendemain il va ren-

dre ſa viſite au Grand-Viſir qui luy donne une fourrure de martre zibline; le premier Miniſtre l'envoye enſuite au Grand-Seigneur, ce Prince luy donne un *Caftan* de drap d'or fourré de martre zibline, comme ſon gendre, il va aprés chez le *Kiſlar-Aga* où la Reine Mere luy envoye une fourrure de martre zibline, & puis il ſe retire chez luy.

Revenons, s'il vous plaiſt, Meſſieurs, le plus vîte que nous pourrons des Dardannelles, icy, & voyons ce qui s'y eſt paſſé pendant noſtre

voyage. Je trouve d'abord une foule d'accidents tres-ſerieux que je voudrois me diſpenſer de raconter, ſi je ne craignois pas de derober par mon ſilence le moindre hommage qui ſoit dû à la memoire des morts.

Meſſire Loüis François de Harcourt, Comte de Ceſanne, Chevalier de la Toiſon d'Or, & Lieutenant General des Armées du Roy, mourut à Roüen le 20. Octobre 1714. ſans enfans de Dame Marie-Loüiſe-Catherine de Neſmond ſa femme, fille unique de feu M. de Neſmond, Chef

d'Escadre des Armées Navales. Il estoit frere de M. le Maréchal Duc de Harcourt, & estoit né le 10. Novembre 1677. Il avoit servi avec distinction en Espagne, en Piemont, & en Allemagne. La Maison de Harcourt est une des plus illustres du Royaume, comme on le peut voir dans l'Histoire qui en a esté donnée avec ses preuves en 4. Volumes in folio par le sieur de la Roque.

Dame Marie le Roy de Chomberville, veuve de Messire Claude de Nocey, Che-

valier Seigneur de Fontenay, cy-devant Sous-Gouverneur de S. A. R. Monſeigneur le Duc d'Orleans, mourut le 21. Octobre âgée de 75. ans, laiſſant poſterité : feu M. de Noccy ſon mary eſtoit d'une nobleſſe diſtinguée de Normandie.

Dame Jeanne Moniquet, Epouſe de M. Humbert Piarrot de Chamouſet, Maiſtre des Comptes, mourut le 23. Octobre, laiſſant pour fils M. Piarrot de Chamouſet, Conſeiller au Parlement, ſorti d'une bonne famille de Lyon.

M. Simon Tubeuf, Seigneur, Baron de Ver & de Blanzat, Conſeiller, Maiſtre d'Hoſtel ordinaire du Roy, & ci-devant de S. A. R. Monſeigneur le Duc d'Orleans, mourut le 23. Octobre âgé de 86. ans, laiſſant de Dame Eliſabeth Tétu ſon Epouſe un fils unique Conſeiller au Parlement. M. Tubeuf qui vient de mourir étoit couſin germain de feu M Charles Tubeuf, Maiſtre des Requeſtes, & Intendant en Touraine, mort en 1680. ſans enfans de Dame Marguerite Portier ſa

femme, fille de M. Nicolas Pottier, Seigneur de Novion, Premier Président au Parlement de Paris, & il estoit neveu de Jacques Tubeuf, Président de la Chambre des Comptes à Paris, & Sur Intendant des Finances de la Reine Anne d'Autriche mort le 10. Aoust 1670. & de Messire Michel Tubeuf, Evêque de S. Pons, puis de Castre, mort en 1682. tous deux fils de Simon Tubeuf, Avocat au Parlement & de Marie Talon.

M. Joseph de Beaufort, Prestre, Docteur en Theolo-

gie, Prieur de Lonjumeau, cidevant Chanoine, & Theologal de Châlons, & Superieur des Incurables de Paris, mourut à l'Archevêché le 26. Octobre.

Messire Jean de la Vieuville, Bailly de l'Ordre de Malte, & Ambassadeur de sa Religion en France, mourut le 26. Octobre. Il avoit esté receu Chevalier de Malte au Grand Prieuré de France le 20 Juin 1666. Il étoit fils de Charles Duc de la Vieuville, Chevalier des Ordres du Roy, Gouverneur de Monseigneur le

Duc de Chartres, à present Duc d'Orleans, Gouverneur de la Province de Poitou, & avant Chevalier d'Honneur de la Reine, mort le 2. Février 1689. & de Marie-Françoise de Vienne, Comtesse de Châteauvieux, petit fils de Charles Duc de la Vieuville, Premier Capitaine des Gardes du Corps du Roy, Grand Fauconnier de France, mort le 2. Janvier 1653. & de Marie Bouhier, fille du sieur de Beaumarchais, Tresorier de l'Epargne, & arriere petit fils de Robert, Marquis de la Vieu-

ville, fait Chevalier des Ordres du Roy en 1699 & Grand Fauconnier de France, descendu par divers degrez de Jean Coſkaer, Gentilhomme Breton, Seigneur de Farbuſe en Artois, mort avant l'an 1472. qui le premier prit le nom de la Vieuville, comme on le peut voir dans la nouvelle Hiſtoire des Grands Officiers de la Couronne au chapitre des Grands Fauconniers.

Sebaſtien le Clerc, Chevalier Romain, Deſſinateur, & Graveur ordinaire du Cabinet du Roy, ancien Profeſ-

ſeur en Geometrie, & Perſpective de l'Académie Royale de Peinture, & de Sculpture, mourut le 25. Octobre en réputation du plus habile homme de ſon temps pour ſa Profeſſion.

Meſſire Denis-Michel de Verthamont, fils unique du Premier Préſident au Grand Conſeil, qui avoit eſté receu Conſeiller au Parlement, & Commiſſaire aux Requeſtes du Palais le 12. Février 1710. mourut ſans alliance le 27. Octobre 1714. âgé de 26. ans.

Iſabelle-Claire Eugenie de Montault de la Serre veuve de Jean François Deſiré de Naſſau Siegen, Chevalier de la Toiſon d'or, dont elle eſtoit la troiſiéme femme, mourut en ſon Chaſteau de Renaix en Flandre le 13. Octobre 1714. Tout le monde ſçait que la Maiſon de Naſſau eſt une des plus illuſtres de l'Europe; pour celle de Puget de laquelle eſtoit Madame la Princeſſe de Naſſau qui vient de mourir, elle eſt fort diſtinguée en Provence, comme on le peut voir dans le ſecond tome du

Nobiliaire de cette Province par le ſieur Robert.

M. le Marquis de Baſſompierre fils unique du Marquis de Baſſompierre, mourut le.. Octobre âgé de 17. ans, la Maiſon de Baſſompierre établie depuis long-temps en Lorraine, où elle tient rang entre les plus conſiderables, s'eſt fait auſſi connoiſtre en France par les ſervices du Maréchal de Baſſompierre dont on a des Memoires, & dont l'éloge & la genealogie ſe peuvent voir dans l'Hiſtoire des Grands Officiers de la Couronne.

M. Loüis de Lorouſe de Saint Loüis, cy-devant Meſtre de Camp de Cavalerie, & Brigadier de Armées du Roy, mourut le 8. Septembre à l'Abbaye de la Trape, âgé de 87. ans, en ayant paſſé 40. au Service du Roy, & 30. dans la pratique des vertus chreſtiennes.

Meſſire Charles Brulart de Genlis, Archevêque d'Ambrun, depuis l'an 1668. & Meſſire Fabio Brulart de Sillery de l'Academie Françoiſe, Evêque de Soiſſons depuis l'an 1689. & frere de M. le

Marquis de Puizieux Chevalier des Ordres du Roy, Lieutenant General de ses Armées & cy-devant Ambassadeur en Suisse sont morts le... Novembre 1714. La famille de Brulart originaire de la Ville de Reims, & établie depuis long-temps à Paris, ne s'est pas moins distinguée dans la robe que dans l'épée, & par ses alliances, elle a donné un Chancelier de France au chapitre duquel on trouvera sa genealogie entiere dans l'Histoire des Grands Officiers de la Couronne.

Dame Marie Robuste, est morte en Poitou âgée d'environ 100. ans le 31 du mois passé dans la Terre de Fredilly, appartenante à M. Robuste son cousin germain, Lieutenant de Roy des Ville & Château de Loudun & Pays Loudunois. Elle estoit d'une noble & ancienne famille de Normandie, qui s'y soutient encore avec distinction. Elle fit des alliances dignes de sa naissance : en premieres nôces elle épousa Messire Jacques de Crombrug, Marquis de Saintachou. En secon-

des nôces Messire Loüis de Grailly, Chevalier Seigneur de Fredilly, la Fuye, & la Mantallerie : elle n'a point laissé d'enfans de ses deux mariages ; sa beauté dont la regularité & l'éclat extraordinaire furent admirées en son temps, s'est soutenuë jusques à la fin, son esprit repondoit à sa beauté, elle avoit les graces du monde & de la politesse, sa conversation étoit agreable, feconde, & vertueuse, elle a conservé la force de son esprit jusques à sa mort, que l'on n'attendoit pas encore, car

peu de jours auparavant elle étoit à la promenade à Cheval, avec tout le feu, & tout le brillant d'une belle vieillesse.

Songeons maintenant, Messieurs, à nous dédommager de l'article des morts par celuy des Mariages.

M. Fabien Albert du Quesnel, Chevalier Marquis de Coupigny, fils d'Albert Marquis du Quesnel, Marquis de Coupigny; & de Louise Perreau, a épousé Damoiselle Jeanne-Louise de Bethune, fille de François - Annibal

Comte de Bethune, Chef d'Escadre des Armées Navales du Roy, & de Dame Renée le Borgne de l'Esquifiou : le nouveau marié est frere de Jeanne-Marie du Quesnel mariée le... Septembre 1709. à Gabriël Bastonneau, Maistre des Comptes, & petit-fils de François Bastonneau Assesseur & Eû en l'Election de Paris, mort Secretaire du Roy, l'an 1696. M. le Marquis de Co pign est d'une ancienne noblesse de Normandie, & distinguée par ses alliances : pour la Maison de Bethune

elle est une des plus illustres du Royaume, comme on le peut voir par la genealogie qui a esté donnée avec les preuves, par le sieur André du Chesne; & dans l'Histoire des Grands Officiers de la Couronne.

Il y a, je croy, déja si long-temps que je vous ennuye, Messieurs, de la longueur de mes descriptions serieuses, & de mes Genealogies, que je m'imagine vous voir à tout moment bailler, & me demander impitoyablement, où est donc cette belle piece de

Vers qui devroit estre dans le Mercure ; où est cette critique de la Tragedie de Mahomet, où sont ces Enigmes & cette Chanson que vous nous devez ; faut-il avoir la patience de lire presque tout vostre Livre, avant d'arriver-là. Croyez vous que quelques veritez que vous dites en passant aux Auteurs du Vert Galant & du Journal de Verdun, vous acquittent envers nous du plaisi que nous exigeons de la lecture de vostre Livre. Et … treve de reproches, Messieurs, & daignez m'écouter encore

un moment. N'exigez rien de moy, & je vous donneray plus que vous ne me demanderez. Cependant faites moy grace, & dispensez moy de vous donner ce mois cy, cette indispensable piece de Poësie que je devrois avoir. Je ne pourchasse point les Candidats d'Apollon, je ne suis point initié dans les secrets mysteres des Amants des N uf Sœurs, & toutes les avenuës du Parnasse sont gardées par des Dragons qui m'en deffendent l'entrée. Mais laissez moy faire, & avant le jour des Rois, je

vous promets de vous donner autant & plus de jolies Poësies que vous n'en pourrez lire; j'ajouteray à cela l'éloge ou la critique de la Tragedie de Mahomet, dont la premiere representation n'a pas esté favorable à son Auteur; en attendant que je vous tienne parole, recevez ce beau petit Bouquet dont je ne sçay pas l'histoire, ce que je peu vous en dire, c'est que je l'ay derobé à une fort jolie personne, pour m'en faire honneur dans une Lettre que j'ay pris la liberté d'écrire au doux objet
de

de mes vœux, & à vostre considération, Mesdemoiselles; j'en pare aujourd'huy mon Mercure Galant.

BOUQUET.

Je le voy bien; il faut devancer
vostre feste,
Le tribut que je rends à vostre aimable sœur,
De vos tranquiles jours troubleroit
la douceur,
Et vous mettroit Martel en teste.
Je n'ose condamner ce mouvement
jaloux,
Puisque c'est moy qui le fais naître;
Mais est-ce par mes vers que vous
devez connoistre
Les sentimens que j'ay pour vous.

Souffrez que je vous desabuse,
Par un simple regard je m'explique bien mieux,
Et le langage de ma Muse
Ne vaut pas celuy de mes yeux.

Je serois en verité bien fâché, Mesdames, qu'il n'y eût dans mon Journal, rien de Galant pour vous, que le titre du Livre. La methode de ceux qui l'ont fait avant moy, n'est pas la mienne, & je n'en reçois de personne ; je m'attache seulement à soutenir dans tout ce que j'écris, la legereté de mon caractere, comme si c'étoit une qualité recommandable. Neanmoins quoique vous en pensiez, je vous prie d'estre persuadées que je prefere l'honneur de vous amuser quelquefois, à la gloire de passer

pour un Ecrivain trop ſage, ou trop fade.

Chacun met ſon eſprit ſur le pied qui luy plaiſt, & il n'eſt point de ſi chetif Journaliſte qui ne s'imagine être le Bayle ou le Banage de ſon temps : Pour moy je n'aſpire point à tant d'élevation, & je ſuis ſeulement, je vous le repete encore une fois, le *veritable Auteur du Mercure Galant*, reconnoiſſable toûjours & par tout, par la ſimplicité de mes expreſſions badines, ſans équivoques, & ſouvent choiſies ſans étude, incapable enfin de devenir plus ſerieux, à moins qu'il ne s'en preſente malheureuſement quelquefois des occaſions comme celle-cy.

Je ne vous fais Juges, Meſda-

mes, de l'affaire que vous allez lire, que parce qu'elle vous regarde, au moins autant que nous, que parce qu'il y a une cabale formée contre vos plaisirs, que parce que vous devez, en un mot, estre les premieres à demander raison d'un pareil attentat. Voicy le fait.

Il y a peu de jours que M. Dufreny, dont le Public a si bien receu les Amusements serieux & comiques, l'Esprit de contradiction, & tant d'autres jolies Pieces, qu'il n'a pas besoin du détail de ses bonnes qualitez pour être estimé de tout le monde; il y a, dis-je, peu de jours qu'il lût aux Comediens assemblez une Comedie nouvelle en cinq Actes: cette Piece a pour titre: *Les*

deux Veuves , ou *le faux Damis* : chez les Princes , chez les Miniſtres , chez les Particuliers , à la Cour , à la Ville , par tout elle avoit , avant de leur être preſentée , merité des milliers de ſuffrages ; il l'avoit enfin corrigé , embelli , perfectionné autant qu'il le pouvoit faire , lorſqu'il pria ces Meſſieurs de daigner en entendre la lecture. Ce qu'ils eurent la bonté de luy accorder , en preſence de pluſieurs témoins illuſtres. En un mot la Comedie de M. Dufreny fut lûë par luy-même ; elle fût generalement applaudie de tous ſes auditeurs , & abſolument & ſur le champ refuſée des Comediens.

Ils ſçavent mieux que les Auteurs , diront leurs partiſans , ſe-

duits, diront-ils eux-mêmes, ce qui convient au Theâtre, & ce qui n'y convient pas. Oüy, mais M. Dufreny leur apporte des caracteres beaux & originaux qu'ils devroient prendre la peine d'étudier plus que d'autres, s'ils recevoient sa piece; cela suffit pour la proscrire; d'ailleurs ils sont dans l'usage de n'en plus vouloir de sa façon, & quelque merite qu'ayent ses Comedies, s'il falloit un ordre superieur pour les leur faire recevoir, ils ne le respecteroient pas assez, pour ne les pas faire tomber. Pourquoy donc cette espece de République prétend-elle decider au gré de ses passions, des interests des particuliers obligez de reconnoistre son autorité, dans le centre de

la premiere Monarchie du monde. Ils n'usurpent point nostre honneur, j'en conviens; ils n'attaquent ni les biens, ni les personnes, non; mais c'est au bon goût, aux yeux, à l'esprit & aux cœurs qu'ils attentent.

On a l'indulgence de souffrir que les Festes du Cours & le Vert Galant occupent la Scene, en dépit du Public, autant qu'il plaît à leur Auteur, & de bonnes pieces, qu'un tel paralelle deshonoreroit, ne sont point receuës, parce qu'il ne plaist pas à ce même Auteur de les recevoir; mais il ne faut pas s'étonner de son pouvoir, quoyqu'il y en ait beaucoup parmi les Comediens qui ne pensent pas comme luy; il est cependant l'ame de cette

Compagnie, qu'il ſoumet, comme nous, à ſes deciſions. J'en connois entre eux, pluſieurs d'un merite diſtingué dans leur eſpece, je les nommerois même ſi j'avois icy beſoin de leur nom, & s'ils ſoutenoient mieux qu'ils ne font, le parti de leur égalité.

Vous venez de lire, Meſdames, de quoy il s'agit, & ſur quoy doivent maintenant rouler vos plaintes; oppoſez-vous donc, s'il vous plaiſt, à ce pernicieux établiſſement de l'Empire des Comediens; ſinon, l'Eloquence & la Poëſie, le Cothurne & le Brodequin qui vous ont tant de fois fait rire & pleurer, vont deſormais dependre entierement de leurs caprices, & nous faire pitié; refuſez enfin vos ſuffrages

aux mauvaiſes Pieces, & empêchez, autant que vous le pourrez, qu'on ne ſupprime les bonnes.

Je ne doute pas que ceux qui m'obligent à leur rendre tant de juſtice, ne mettent tout en uſage, pour me faire ôter, s'ils peuvent, la liberté de leur parler ſi naturellement; mais je ne ſuis pas encore aſſez audacieux, pour meriter qu'on me l'ôte, ni aſſez timide, pour le craindre.

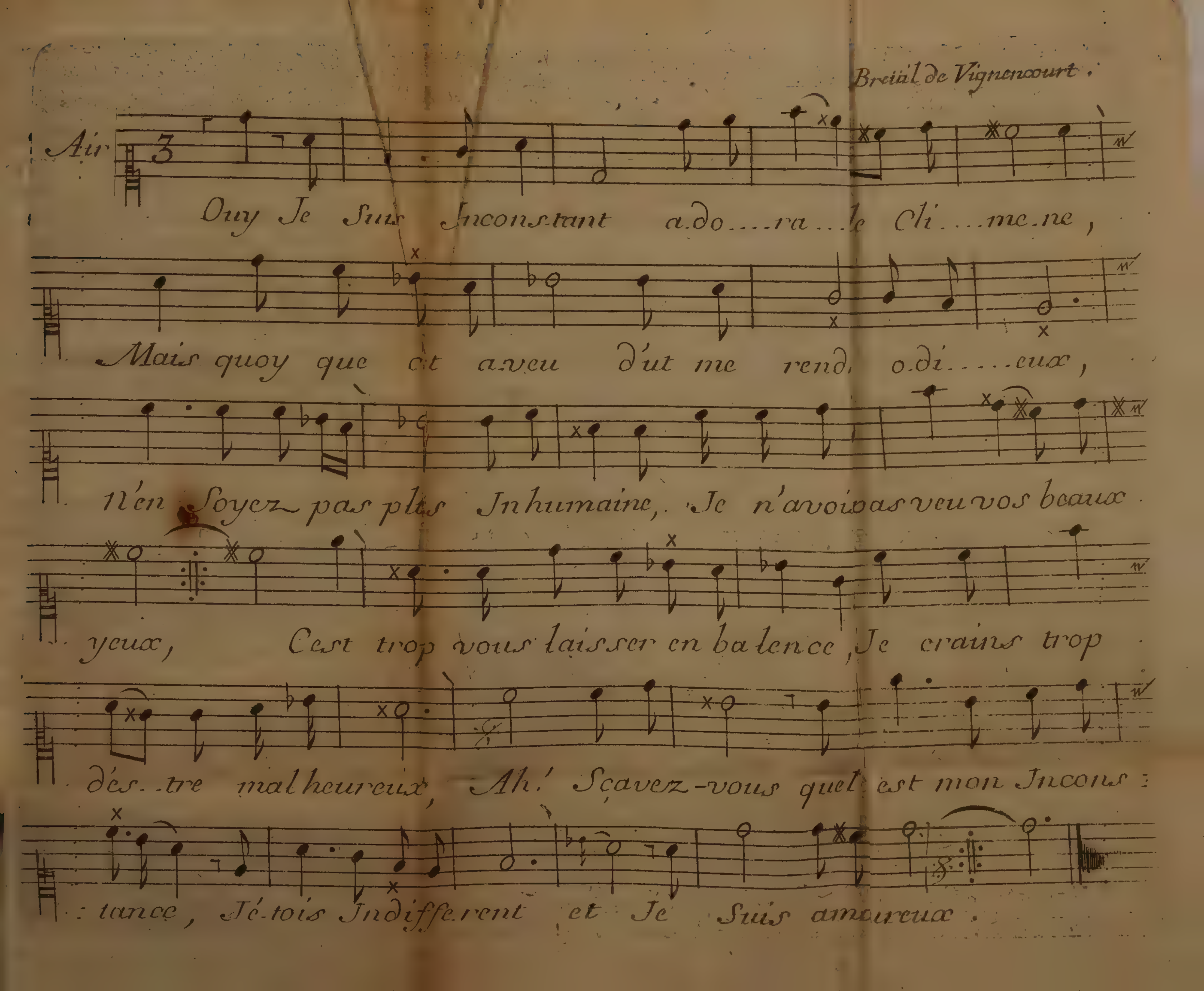
Au reſte pardonnez-moy ce trait de declamation, & trouvez bon, Meſdames, que je ſubſtituë à ce langage ſerieux que l'intereſt de tout le monde m'a fait tenir, une petite Chanſon, dont je ne ſçay pas l'âge; mais je ſçay bien que la Muſique qui eſt de

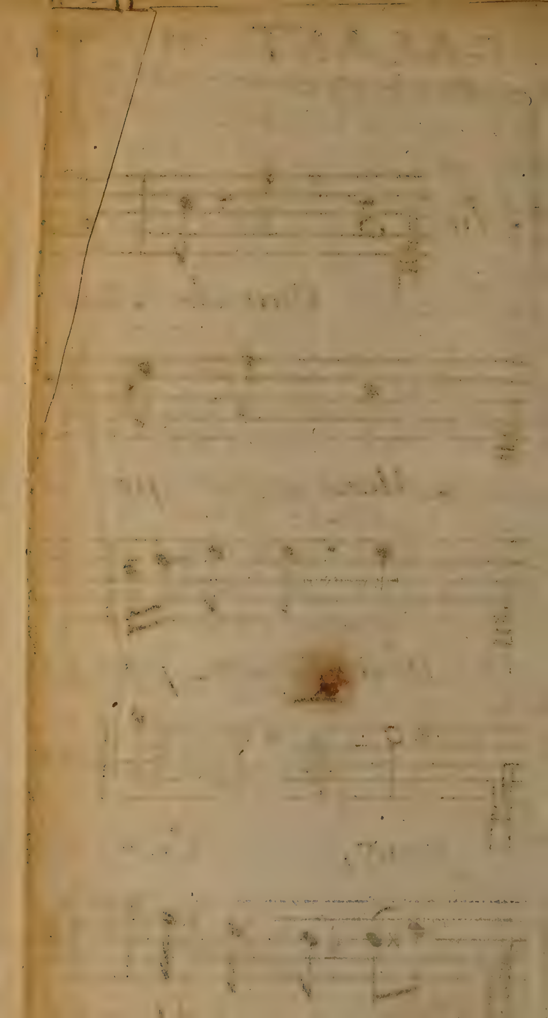
M. Dubreüil, digne éleve du fameux Lambert, en est tres-jolie.

CHANSON.

Oüy, je suis inconstant, adorable Climene,
Mais quoyque cet aveu dût me rendre odieux,
N'en soyez pas plus inhumaine,
Je n'avois pas vû vos beaux jeux.
C'est trop vous laisser en balance,
Je crains trop d'être malheureux;
Ah! sçavez-vous quelle est mon inconstance,
J'estois indifferent, & je suis amoureux.

J'ay beau feüilleter tous les Memoires que j'ay receus ce mois cy, pour y chercher quelque chose qui merite de vous


Breüil de Vignencourt.
Air
Ouy Je Suis Jnconstant a.do....ra...le Cli...me.ne,
Mais quoy que cet aveu d'ut me rendr o.di.....eux,
N'en Soyez pas plus Jnhumaine, Je n'avois pas veu vos beaux
yeux, C'est trop vous laisser en balence, Je crains trop
dés..tre malheureux, Ah! Sçavez-vous quel est mon Jncons:
:tance, J'é.tois Jndifferent et Je Suis amoureux.



eftre offert, je n'y trouve rien de plus amuſant qu'une douzaine de mauvaiſes Enigmes dont on m'a fait preſent. J'enrage de la peine qu'elles ont coutée à leurs Auteurs, & de la neceſſité où elles me reduiſent d'en faire moy-même. Il y a cependant quelques jours que j'en ay mis à part une qui me paroît bonne, & qui l'eſt en effet. Vous en allez juger, Meſdames, aprés que je vous auray fait confidence du mot de celles du mois paſſé, & des noms de ceux qui les ont deviné. Le mot de la premiere eſt l'*Air*, & de la ſeconde, l'*Enigme*. Ceux qui les ont deviné ſont, la Belle des belles, la Fée Caraboche, l'Inconnu, la ſœur du Maiſtre à Ferlu, la petite faiſeuſe de ſour-

cis de Hanneton, l'Infante Fanchon, *Dulcinea Mia*, le Solitaire Quemine, la précieuſe ridicule, l'Amant timide, & l'heureux indiſcret.

J'ay eu l'honneur de vous dire tres-ſerieuſement dans mon dernier Journal que M. Dumoulin m'avoit donné ſous le ſceau du ſecret, les deux Enigmes que vous y avez vûës. M. Anceau qui apparamment ne les a pas trouvées meilleures que moy, m'a envoyé ce petit Madrigal pour leur Auteur.

Pour faire une Enigme parfaite,
Qui plaiſe autant qu'elle inquiete,
Il ne faut pas un eſprit ſot.
Les tiennes, Dumoulin, n'ont rien qui ne me choque :
*L'une paroît, l'*Air *la ſuffòque,*
L'autre trop-tôt m'offre le mot.

Je ne doute point que la guerre ne ſe declare entre ces Meſſieurs; mais c'eſt leur affaire: en attendant paſſons aux nouvelles Enigmes. Voicy d'abord celle que je n'ay pas faite.

ENIGME.

Je marche avec grand bruit, & comme à pas comptez,
Ma tête va devant, & toûjours la premiere,
Mes aîles ſont à mes coſtez,
Et ma queüe en marchand ſuit mon corps par derriere.
Je vis, je mange & bois, comme les animaux,
Et ma tête, & mon corps, & ma queüe, & mes aîles
Répandent des douleurs mortelles,

Et causent souvent de grands maux.
Cependant je ne suis, ny bête à quatre pates,
Volatil, ny reptile, insecte, ny poisson,
Je ne suis pas non plus au rang des automates,
Aprés cela je laisse à deviner mon nom.

Voicy la mienne. Je suis seur sans vanité, que les plus belles & les meilleures devineuses du monde, mettront au moins autant de temps à la deviner, que j'en ay mis à la faire.

ENIGME.

Je suis d'une ovale structure,
Ma mere, tous les ans, m'enfante sans douleur,

Mon odeur fait plaisir, bizarre est ma couleur,
Et mon habit est sans couture.
Dans le centre de ma maison,
On trouve quelquefois une dure carriere,
Dont il faut arracher la pierre
Qui ravage souvent sa derniere prison.
Enfin ma chair est fraîche & délicate,
Mon corps est composé, je ne sçay pas de quoy,
Je ne suis ny ronde, ny plate;
Belles, dans vos appas, il en est un qui flate,
Et qu'on trouve bien fait, l'ors qu'il l'est comme moy.

Je ne vous croy pas fort curieuses du reste des pieces qui doivent entrer dans ce Journal,

ainsi je vous prie de me permettre de vous annoncer que je suis avec un tres-profond respect, Mesdames, Vostre tres-humble & tres-obéïssant serviteur,

Mercure.

OMISSION.

J'ay oublié, & je ne sçay comme cela s'est fait, à parler des dons que Sa Majesté a faits le 31. du mois dernier: elle donna l'Abbaye de Saint Taurin à M. l'Evesque d'Evreux; celle de S. Savin à M. l'Abbé de Cardaillac; celle de Doüé au Pere Robert de' Villers; celle de Canigou à Dom Elamby; celle de S. Julien de Dijon à la Dame de Bussy-Rabutin, & la Coadjutorerie de Blangis à Dom Doye.

Je parleray davantage le mois prochain

prochain de ces Benefices & de ceux qui les ont receus, & je donneray en même temps un extrait de la Ceremonie du Baptême de Mademoiselle la Marquise de Tavannes presentée à Dijon sur les Fonds, à l'âge de dix ans, de laquelle S. A. E. Monseigneur le Duc de Baviere a été le Parrain, & S. A. S. Madame la Duchesse de Vendosme Marraine, le 17. du mois passé.

AVIS.

Le sieur de Ricours qui depuis 20. années s'est attaché à la connoissance des Arts Liberaux, & sur tout aux principales parties de Mathematiques, donne avis au Public qu'il continuë d'enseigner le toisé de toutes sortes de corps tant

ſolides que ſuperficiels, ſoit reguliers ou irreguliers; la Logiſtique univerſelle, ou la ſcience des nombres, avec des applications utiles à toutes ſortes d'uſages; les Changes de toutes les Places de l'Europe où leur commerce peut correſpondre, avec les valeurs de leurs monnoyes, poids, meſures en longueurs & en continence, & les évaluations d'iceux avec les Nôtres, comme auſſi les Arbitrages, Negociations, Viremens de Places, Commiſſions en Banque, & generalement tout ce qui dépend du commerce.

La maniere de tenir les Livres de Comptes & Ecritures tant à parties doubles que ſimples par des principes tres-faciles.

Il travaille actuellement à mettre au jour un Livre diviſé en 3. par-

ties, qui contiendra non-seulement les Elemens des choses cy-dessus expliquées, mais encore la maniere d'en faire toutes sortes d'applications, soit par Theorie ou par pratique, & ce dans un goust bien different de ceux qui ont paru jusqu'icy sur de pareilles matieres, il y joindra de plus pour la satisfaction des personnnes sçavantes & curieuses, un tarif des monnoyes, poids & mesures de tous les Royaumes de l'Orient & du Midy, ouvrage tres-recherché & convenable à un parfait Negociant.

Il demeure au coin du Quay Pelletier en la maison où est logé le sieur Allais, Maistre Ecrivain Juré Expert pour les verifications, dont le Tableau est au-dessus de la porte.

Avis aux incredules.

J'ay déja dit, & je le repete encore que j'ay cru devoir informer le Public que M. l'Abbé Fremy a demontré à plusieurs sçavans par voye de Theorie & d'experience, qu'une meditation de 15. années l'avoit enfin conduit à trouver le secret d'apprendre le Latin plus facilement qu'on n'apprend aujourd'huy la Langue Italienne.

Tout son systême ne roule que sur deux Regles tres-courtes & d'une execution tres-aisée qui convient à tout sexe & à tout âge sitost qu'on sçait lire & un peu écrire.

La premiere suffit pour resoudre les difficultez les plus épineuses tant à l'égard de la composition Latine, que de l'explication des Auteurs.

La deuxiéme qui ne consiste qu'en un seul mot sans exception, est utile pour sçavoir seurement la quantité des syllabes longues ou breves par nature.

Les Personnes qui s'interesseront à luy donner quelque avis pourront l'adresser à M. Ribou, Marchand Libraire, qui recevra aussi les Lettres dont le port aura esté payé; c'est à l'Image S. Loüis, Quay des Grands Augustins.

Autre Avis.

Le sieur Pelletier, Maître Tailleur d'habits, s'est avisé d'un expedient utile, commode, & gascon, comme je l'ay déja dit; il a seul le secret de faire des habits sans envers, habits doubles, ou portants leurs surtouts, de quelque maniere qu'on les puisse sou-

haiter. Sa demeure est ruë S. Martin, cul-de-sac S. Fiacre, chez M. Caboche, Marchand Chapelier, vis-à-vis S. Mederic.

AVERTISSEMENT.

Est-ce pour me ruiner tout de bon, que vous vous tuez le corps & l'esprit à m'envoyer je ne sçay combien de gros paquets remplis d'inutilitez: Je suis malheureusement curieux, je les achete, je les lis, & je les brûle; mais doresnavant je vous asseure que je ne perdray ni mon tems, ni mon argent à en payer le port, & que je laisseray à la Poste tous ceux qui ne seront pas affranchis. Je vous recommande encore, Messieurs, de me les envoyer le plûtôt que vous pourrez, si vous voulez m'en voir faire l'usage qui leur conviendra.

TABLE

Avis pour placer la Figure.

L'air doit regarder la page 336

Armes de Maximilien Joseph
de Bavière
Prince du Saint Empire





